Marie-Claude Gagnon

Sur le vif

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Marie-Claude Gagnon, *Jeu,* à Montréal, vers 1985.

Un jour, comme ça, l'instigateur même des « lecturiels », Jean Yves Collette, m'a proposé d'écrire quotidiennement un fragment de texte sur un sujet de mon choix. Je le lui soumettais, nous en parlions et je planchais à nouveau sur les lignes proposées. Plusieurs années plus tard, j'ai repris seule cet exercice et décidé d'en regrouper les fragments dans le carnet qui suit.

M.C.G.

JE VOUDRAIS écrire chaque jour à un lecteur imaginaire, idéal. Quelqu'un qui consentirait à regarder certaines choses sous certains angles. Sans devenir superficiel, j'aimerais que cet exercice soit léger, drôle au besoin, libre de morale et de jugements trop sévères. Je voudrais partager des pensées très intimes et souvent furtives, difficiles à attraper et à asseoir sur du papier. Juste pour voir de quoi elles seraient faites. Auraient-elles du souffle ? Des ailes ? Du cœur ? Seraient-elles en furie ou tout en douceur ? Reviendraient-elles en boucle ? Fort possible ! Elles adorent aller et venir, à l'endroit, en sens inverse, à moitié folles, complètement bourrées ou intoxiquées d'espoirs, d'hésitations, de colères, de joies aussi, parfois. Je voudrais entrer au creux des riens qui refont nos jours ou qui handicapent nos nuits. Juste pour voir.

*

Deux ou trois choses. D'abord la pluie hivernale. Il pleut. Trop. Lorsqu'il pleut, il pleut toujours trop. Puis vient le vent. On pense à ce qu'il transporte, aux nouvelles. Et puis la mort, toujours possible, papillon noir tournoyant au-dessus de nos têtes sans chapeau. Si vivant, ce papillon. Prendre le livre, une banane, le parapluie, le risque. Marcher sous la pluie.

*

Lorsque j'entends le mot risque, la crainte se trouve à deux mètres de moi, au bord de la nuit. Je vois de jeunes femmes en sauts acrobatiques, à ski, des impossibles en tous sens sur les pistes cyclables, des ados en planche à roulettes ; mais aussi des vieux qui ne savent plus où aller après avoir cassé maison, des gens qui ignorent comment se sentir vivants en dehors des voyages, des célibataires de longue date effrayés à l'idée de redevenir atteignables, des gens malades à force de médication, incapables de faire autrement. Et je ne peux m'empêcher d'entendre le cri des ados, sautant du haut d'une falaise, dans une rivière. Vivre est une expérience dangereuse. Dangereuse et exaltante.

*

Virage. Oser. Même si on ne sait pas. Surtout si on ne sait pas. L'hésitation est parfois nécessaire, mais souvent superflue. Prendre une grande respiration et sauter, sans penser qu'on saute. Y aller. Avancer vers le vide. Virer et franchir le pas, avec la peur, le vertige, l'incertitude. Donner au vide. Virer au vide. Risquer d'atterrir sur un sol, un trampoline, dans des bras. Offrir sa main au néant, se vider des *a priori*, des impossibilités, des rognures de l'indécision. Cesser de ruminer et ouvrir la marche.

*

J'imagine un homme disposé à lire qui reçoit une lettre. La calligraphie lui est inconnue sur l'enveloppe bleu ciel. Sans être sèche, l'écriture apparaît nerveuse. Le papier poreux invite à la caresse. Il n'attend pas de nouvelles, mais cette lettre l'intrigue. Il n'y a pas d'adresse de retour et les timbres lui sont familiers. À l'épaisseur de la missive, il pressent qu'elle contient deux pages tout au plus. Il la dépose sur son bureau, part en direction d'une autre pièce, bien qu'il ne sache pas où aller. Désorienté, il revient sur sa décision, regarde la lettre de haut et de travers, tente d'être sans sentiment. Un frémissement court néanmoins sur sa nuque, tison minuscule. Il se décide enfin, ouvre l'enveloppe, défait les plis du papier et constate qu'il n'y a rien d'écrit. Quel soulagement ! Il perçoit dès lors que tout est possible.

*

Passer le tourniquet au plus vite. Je n'ai que cela en tête. Traverser la frontière entre le doux et le moins doux, la roue libre et la structure, le champ et l'école.

Je reprends depuis le début. Huit heures : je me lève. Déjà un peu tard pour. Pourpour, comme la fanfare du même nom. Me lever comme une fanfare, je n'y avais jamais pensé. N'aurai pas le temps d'écrire. Je dois saisir le cours que je donnerai dans quelques heures sur ma clé USB. Je fais cela. Je dois aussi envoyer sur Colnet les dernières notes vues en classe. Nous sommes modernes. Les étudiants n'écrivent presque plus durant les cours. Nous leur donnons accès aux fichiers *via* ce système électronique. Il faut quelques minutes à peine. Il s'agit de sélectionner le cours, le groupe, donner un titre à notre missive et les dates de l'affichage, début et fin. Simple. Bon, c'est fait. Ah oui, le petit travail que j'ai corrigé hier, une brève. Pour m'en souvenir, écrire les commentaires dans mon carnet pour la remise des copies, ne rien oublier. Ce sera utile pour les prochaines séquences pédagogiques. Notez le vocabulaire : séquences. J'ai l'impression de tourner un film. Commentaires rédigés, au garde-à-vous. Passer à autre chose.

*

Ma petite réclame un rendez-vous chez l'acupuncteur. On pensera sans doute que j'exagère, puisque je n'ai pas d'enfant. Pourtant, il y en a bien une dans mon ventre, que je ne cesse de porter et dont je prends grand soin. Je sais, il est rare que les enfants ne craignent pas les aiguilles. La mienne en redemande. Question d'éducation peut-être. Je prends le temps de tenir quelques postures de yoga. Respirer. Puis retour à l'heure normale, placer les cahiers dans mon sac, faire un saut sous la douche, remettre mes peaux de scolarité et partir. D'abord pédaler jusqu'au métro Rosemont, y attacher mon vélo, passer le tourniquet entre le doux et le moins doux, puis m'engouffrer dans un wagon d'où je pourrai enfin écrire.

Un ouvrage savant et apparemment bien documenté sur Pierre Foglia vient de paraître. Il était temps. On parle de lui comme d'un véritable écrivain, avec un style et tout. C'est vrai. Et en plus, il a du souffle, son œuvre s'étale dans le temps. Un vrai, un pur et dur d'écrivain, avec un sale caractère, une vision du monde, des manies (sans doute) et des phobies (dont la bêtise). Je ne voudrais pas réduire le grand homme à quelques traits dont ses chats, le vélo, sa fiancée, la guerre et les petites choses ordinaires qui l'ont rendu extraordinaire. Sans compter son sens de l'éthique : pas question de lui imposer un sujet ! Parfait. Mais moi, quelque chose me laisse interrogative : un jour, alors que je publiais mon tout premier roman, *Je ne sais pas vivre,* Pierre Foglia a écrit, suite à une visite au Salon du livre de Montréal, quelque chose du genre : Il y en a qui ne savent pas vivre, mais qui savent vachement écrire, sans dire de quoi ni de qui il s'agissait. Jolie tournure dans un texte, mais n'aurait-il pas été chic et élégant de mentionner à quoi, précisément, il référait. Je sais, l'argumentation est partielle dans ce genre de papier, mais tout de même, un nom, une maison d'édition, je ne sais pas, une petite touche de finition aurait parfait mon plaisir de lire le maître du billet ce jour-là.

*

Je ne dis pas tout. Je fais un choix éditorial en permanence, préférant cela à l'opinion-à-tout-prix. Je souhaite m'en tenir à l'essentiel, sans rien cacher. Il y a trop d'épanchements sur la place publique, trop de mots et de paroles qui prennent des postures et deviennent impostures. Ce magma de fausses idées me restent souvent en travers de la gorge comme un plat trop épicé, trop gras, trop copieux, trop à la mode. Une espèce de poutine, mais regarde, avec du bison ! Poutine quand même ! Et puis certaines viandes me lèvent le cœur, me restent sur l'estomac : un poids lourd. On oublie trop souvent que mots et paroles sont des engagements.

*

Allez dire ça au chômeur, qui ne pourra avoir de prestations, à la femme tabassée n'ayant plus accès à un refuge, à l'animal produit en série, sous-alimenté et abandonné, à l'homme aux prises avec des problèmes de santé mentale, allez lui dire qu'on le jette à la rue, qu'on n'a plus d'argent pour le supporter ou le protéger. Allez dire ça à l'étudiante, qui travaille à temps partiel, trente heures par semaine, au professeur-administrateur, qui manque de temps pour l'essentiel de son enseignement, à l'infirmière sur-utilisée et sous-estimée, allez lui dire qu'il lui faut augmenter ses heures de service, en se soumettant à une réduction de salaire. Allez tous leur dire que vous enfouirez les surplus dans les sables bitumineux.

Elle a des yeux qui vous questionnent. Pas inquisiteurs, n'allez pas croire, ce ne sont pas ces yeux-là. Des yeux qui vous propulsent au cœur de la cible. Au cœur, tout court. À qui il n'est pas possible de mentir. Parce que sa douceur et son ardeur ne vous lâchent pas. Parce que, à ces yeux là, vous pouvez dire beaucoup, presque tout, l'essentiel quoi. Elle ne renonce pas, vous tient au chaud. Ses prunelles brunes vous enveloppent et vous dépouillent des questions vaseuses qui ne vous mènent nulle part. Elle vous amène quelque part. Vous la suivez dans le quartier et tout se transforme. Vous voyez, en l'observant, que la douceur sans ardeur a tôt fait de devenir mélancolie et que l'ardeur sans douceur a quelque chose de terriblement vulgaire.

Cette chienne perdue que vous venez de trouver ne répondra qu'à un nom : Amour.

*

Cléa est partie sans son portable. Impossible de la joindre. Elle a la manie de vagabonder dans des lieux qui me sont inaccessibles. Elle se paie ma tête autant que mon coiffeur. Je l'appelle en chantant et crains toujours le pire : qu'elle ne revienne plus, qu'elle me soit infidèle, qu'elle se laisse embarquer dans n'importe quelle fourgonnette, qu'elle suive n'importe quel fier-à-bras.

Chaque fois que je la revois, je l'examine, inspecte ses pattes, veille à ce qu'elle n'ait pas de morsure d'autres chats ou de prédateurs. Des ratons laveurs rôdent dans nos jardins.

Elle me fait rater des rendez-vous, me cloue à la maison, pratique le chantage affectif dans toutes les gammes de ses miaulements. Je l'attends la nuit, étire mes après-midis pour la voir rebondir à la fenêtre. Difficile de l'engueuler, elle n'y comprend rien. Elle a tant à faire dans la ruelle, à commencer par la garde à distance de tous les matous. Les chattes aussi s'en prennent plein la gueule. C'est Cléa qui dicte les règles, reine de Chypre – son lieu d'origine – aux humeurs fantasques. Rien ne l'arrête. Nous sommes tous à sa merci.

Les mises en scène des vitrines changent régulièrement. Le quartier est vivant. En tournant la tête, on dirait quelque chose de nouveau, un étalage inhabituel : le petit commerce aux lignes fines, au corps droit, nous invite sobrement. On entre. Un parfumeur nous offre ses créations comme l'ami de la porte voisine nous tendrait son lait aux amandes. Des notes de bergamote et de cuir entonnent des airs ni à la mode, ni démodés, ni nouvel âge. Elles sifflotent le nez en l'air, en parfait équilibre avec d'autres arômes tantôt ronds, tantôt angulaires. La fête ! On tombe sous le charme du pamplemousse, on s'extasie devant la nuque taquine de la muscade, on enfle de désir en reconnaissant les pas lents du jasmin, et le vétiver nous ramène les deux pieds sur terre, au bras d'une réglisse fraîche, élégante. On sort de là le cœur en joie, le ciel dans les narines, marié pour toujours avec le vent.

*

Pour avoir écrit un roman – était-ce vraiment un roman, je n'en suis pas certaine – dont l'action – certains diraient qu'il n'y a pas d'action – se déroule dans une parfumerie, je reste fascinée par tout ce qui se rattache aux odeurs. Encore ce soir, je viens tout juste de voir une émission sur l'eau de Cologne, son origine et ses bienfaits, ses pouvoirs médicinaux, son utilisation en sorcellerie, et c'est toujours la même soif qui me reprend, percer le mystères des effluves, même les plus familières, celles-là peut-être davantage. Lorsque j'entre en coup de vent à la maison, après quelques heures d'absence, il m'arrive parfois de me laisser surprendre par ma propre intimité, le relent de ma peau ou de mes cheveux à leur état naturel, sans crème, sans savon, sans parfum aucun. Et je me dis tiens, voilà ce que je dégage, au fond, et qui traverse tout ce que je porte, y compris mon eau de Cologne, après avoir fait corps avec elle.

*

Cheveux. Cheveux longs ou de taille moyenne. Cheveux plats, cheveux droits ou drus. Cheveux emmêlés, brossés, fatigués. Cheveux bruns, au vent, en chignon, ondulés, bouclés, lavés. Cheveux défaits, cheveux coupés et coiffés, cheveux fourchus, doux, gras, lissés, tressés, encombrants, en frange. Cheveux en brosse, en raie prononcée, sur le côté, cheveux lourds, cheveux courts ou rasés. Cheveux secs, permanentés, décolorés. Cheveux en couette, cheveux gris, tombés, malades. Cheveux luisants, à l'odeur de romarin. Cheveux sans tête, cheveux d'albinos, cheveux de vieux, cheveux clairs, cheveux d'enfant. Cheveux rebelles, cheveux mous, avec des poux, fous. Cheveux insuffisants, en couronne, électriques, magnifiques. Cheveux en boule, noirs, cheveux de feu. Cheveux dégoûtants, sur le plancher, cheveux dissimulés, cheveux arrangés. Cheveux en chute, sous le séchoir, shampouinés, derrière les oreilles. Cheveux ravissants, cheveux épais, aplatis, mis en pli. Cheveux colorés, structurés. Cheveux fins, cheveux blondis, cheveux flamboyants.

Un slogan bouddhiste dit : « Ramène à toi tous les blâmes ». Ce qui ne va pas de soi. Les chagrins insistants, les peurs bleues, tout autant que les joies modérées ou les délices de rires en cascades. La première crème glacée printanière n'y échappe pas. Des siècles d'histoires portées par les autres, miroirs de nos grandeurs et de nos banalités. Égocentrisme absolu. Le rose attribué à celui qui nous coiffe de la plus jolie façon, nous présentant sous notre meilleur jour. Même ceux qui n'aiment pas le rose ne peuvent résister à cette image si belle, si lisse de leur personne. Il en est de même pour les autres couleurs. Nous distribuons des prix de présence à tous les absents et nous nous trouvons insensés tout en poursuivant la télédiffusion de ce gala, cette galère. Et dans l'interstice d'un moment, sans l'avoir vu venir, un souffle se faufile et se rend jusqu'à ce qu'il y a de plus délicat en nous. Nous nous mettons alors à pleurer ou à rire, seuls, avec tous les blâmes.

*

Il suffit de peu pour nous amener sur les rives d'un fleuve joyeux, presque indécent de joie. Indécent parce que nous n'en avons pas l'habitude et que nous gâchons ce moment en l'écourtant, pressés de retourner sur les bords d'un précipice et de basculer dans l'insatisfaction. Il m'embarrasserait d'écrire ce fragment au je, ce serait sans doute obscène. Mais ce qui est évoqué ici ne vous concerne peut-être pas. Ce n'est d'ailleurs pas obligé, et grand bien vous fasse de ne pas connaître pareil revers de fortune.

L'insatisfaction, oui, nous sommes tout de même quelques uns à en pâtir, dans cette cour d'école mondiale où nous sommes harcelés par les plus grands que nous : le progrès, l'avancée des technologies, l'économie. Ceux-là ont fait leurs classes et sont ailleurs, loin de nos préoccupations à l'échelle humaine. Ceux-là n'ont d'yeux que pour ce qui nous fera sauver temps et argent, au grand désespoir de nos enfants qui n'arrivent plus à lever les yeux de leurs écrans simultanés et ne trouvent le sommeil que tard dans leur nuit.

Cela sans parler du manque d'air, de l'espace manquant, de la suffocation à force d'être aux trousses du temps. Car c'est bien connu, le temps introuvable équivaut à ce dont nous aurions besoin pour souffler un peu, rêver, nous blottir dans les bras d'un semblable à la chair tendre, au ventre rond et satisfait.

*

J'en viens à me demander, mais qu'est-ce ? Qu'est-ce que cette impression que je lis sur les visages, cette peur de ne pas arriver à temps, ces crises de migraine ou ces douleurs chroniques qui assaillent amis et connaissances ? Objectivement, tout est prévu pour que nous ayons le temps : journées de rattrapage, période de correction à la fin des sessions, congés officiels, longues vacances d'été et répit aux fêtes de fin d'année. Pourquoi tant de malaises ? Tout est si bien planifié pour nous dans ce long voyage organisé. Cependant, il est difficile de s'abstraire de l'Institution, cette marâtre des heures.

On dit que le système scolaire ne convient pas à tous les enfants. Et s'il en était de même pour les professeurs ? S'il était, comme tous les systèmes, une façon de nous museler, de nous contraindre à tout faire dans un minimum de temps ? Ce qu'il est. Pas question d'accommoder ou d'attendre les plus lents, les plus rêveurs, les plus fatigués, les plus vieux. Tout est nivelé comme si nous étions tous pareils. Même ceux qui y parviennent le mieux y perdent de nombreuses plumes, et surtout, deviennent, au-delà du perfectionnement, mécontents.

Qu'avons nous à regimber, nous qui avons de bonnes conditions de travail ? Comparé à, bien entendu.

Comparé à celles des coiffeurs, des esthéticiennes, des serveurs, des salariés des usines et à celles aussi des entreprises privées ? Le problème, justement, c'est la comparaison. À outrance, j'ajoute. Passer du contexte simple à celui élargi n'est pas une mince affaire. Cet exercice doit être fait avec précaution. N'est pas analyste qui veut, mais qui s'acharne à comprendre les détails, à fouiller les particularités, à évaluer les responsabilités : la quantité de *week-ends* et de soirées passées à corriger ou à préparer des cours, par exemple.

Le mécontentement, j'y reviens, comme une sensation d'étouffement qui se traduit en plaques rouges sur la peau, en asthme, en maux de dos, en épuisement. Il suffirait souvent de peu : un plafond plus haut de quelques centimètres, de quoi nous étirer, pousser l'air avec nos doigts au-dessus de nos têtes pour reprendre notre forme, respirer un bon coup et nous sentir vivre malgré et avec le calendrier scolaire.

*

Nous sommes tous en détention dans une institution où les cloisons sont étanches. Il peut s'agir d'un vrai lieu physique, avec sa structure, son mode de fonctionnement, son administration (calquée sur celle universelle des chaussures) ou, de façon plus insidieuse, du cocon de notre corps et de notre esprit. L'établissement qui nous engage en est en quelque sorte l'extension. Quoi qu'il en soit, nous sommes piégés. Comment procéder pour nous sortir de là ? Certains quittent leur lieu de travail pour tenter de trouver mieux ailleurs. Pourquoi pas ! Ils respirent enfin, ont l'impression d'un agrandissement de leur séjour, jusqu'à ce que ses parois rétrécissent à nouveau et les étouffent. Les institutions sont impitoyables, certes, mais le mur rocailleux de nos habitudes me semble pire que tout.

Des brassées de travail comme des fleurs qu'il faut se dépêcher de déposer dans un vase rempli d'eau. De ces pivoines plein les bras, je pense à vous que je ne n'ai pas le temps de voir. Il m'arrive de relire votre visage en pensée, d'approcher mes lèvres de votre joue et d'apercevoir vos yeux en gros plan, qui questionnent, incertains. Il m'arrive de me dire que je devrais oublier, ne pas vous déranger. Je cours alors jusqu'à la maison pour placer mes fleurs dans l'eau.

*

Vingt-deux mars aujourd'hui. Le 22, c'est deux fois 11. Deux fois la force, dans les arcanes du tarot, et une fois la folie. La force, laquelle ? Celle de résister ou de suivre l'eau ? Dans les deux cas, c'est de la folie. Celle-là même qui me rappelle une fille et un garçon marchant côte à côte et s'arrêtant au coin d'une rue. Il lui rend un sac qu'il a gentiment porté jusque-là. Elle le remercie. Ils échangent quelques mots, puis vient le silence. Une hésitation de part et d'autre. Ils ont oublié de se dire quelque chose, on imagine un rendez-vous éventuel. Ils parlent encore avant de se décider à se quitter. Le garçon a un geste. Il entraîne la fille vers lui dans un mouvement arrondi, presque circulaire, et l'embrasse sur les rives gauche et droite de son visage, en s'approchant ensuite de sa bouche. « Pas sur le coin de la rue », lui dit-elle, en l'arrêtant dans son élan. On se demande bien pourquoi. Parce que, dans le même temps qu'elle dit cela, elle le prend avec son bras libre. Tout son corps répondait oui à ce geste. C'est ainsi qu'ils partent en riant, chacun de leur côté, dans le sens de l'humour. La folie...

*

Il y a de ces gestes déterminants qui nous appartiennent, que l'on signe tel un contrat avec nous-mêmes, une forme d'engagement. Sans les regretter, nous ne sommes pas complètement en accord avec toutes les clauses qui le composent. Notre intimité a parfois de drôles d'exigences et des contradictions dont les honoraires se situent bien au-delà de ceux des avocats les plus réputés. Nos revers de fortune nous obligent à la prudence, alors que nos élans naturels nous feraient sauter au cou de ce qui nous sourit. Aurions-nous rencontré cette opportunité quelques années plus tôt et nous aurions donné libre cours à nos penchants. Or, après séisme et ouragan, il faut reconstruire et cela demande du temps. Rompu le libre échange avec certains continents.

*

J'aimerais vous rappeler les animaux dans nos bras, la nuit ; les tigres chevauchés et les larmes en rigoles sur les joues de ceux qui, impuissants, nous regardaient. Ils avaient un nom en tête, tandis que nous perdions le nôtre. Ils voyaient que nous devenions fous. Nous brûlions à mesure les graisses de nos résistances sans savoir ce que nous faisions. À force de brûler, nos peaux étaient à vif. Nous régnions en sujet et en objet. Il n'était plus nécessaire d'être l'un à l'autre. Il ne restait rien de nous. Le vide nous avait attendus avec les enfants qui jouaient dans la rue.

*

Celui-là était beau, certes, mais trop vieux, trop élimé, trop grand. Je m'y perdais dedans. Je passais à travers ses mailles relâchées, comme un poisson traverse un filet, pressé de retourner à la mer. Pas question de me faire bouffer. Ce filet était d'un jaune doré, splendide, un hamac où je ne voulais que passer faire une sieste. M'y blottir, oui, mais ne pas y passer la nuit. Lui, c'était pour les jours de congé ou les dimanches, lorsque le temps recommence à devenir frisquet. Il était souple, confortable. Je pouvais le plier à ma guise, sans le froisser. Du moins, il ne laissait rien paraître. Devenir usagé présente des avantages ; on est prêt à beaucoup pour ne pas être abandonné au fond d'un placard. Le pull de cet homme était si douillet.

Le coût de la vie n'est pas le même, selon que l'on vive à New Delhi ou à Paris, dans le corps d'un chat ou d'une femme. Celle d'un chat ne vaut pas grand-chose. N'entend-on pas souvent « ce n'est qu'un chat ». Il peut se tordre de douleur sous les coups de fouet ou les baffes d'une maladie, être né dans la rue, en quête perpétuelle de nourriture, mais « ce n'est qu'un chat ». Il peut bien crever.

Pour une femme, c'est un peu plus délicat. On n'en parlera pas en ces termes-là. Pas dans n'importe quelle géographie en tous cas. Suis allée voir *Anna* au cinéma, avec Anna Mouglalis, laquelle incarne une photographe-reporter qui enquête sur le trafic humain ; celui des femmes s'entend. Dur dur, ce film, mais ô combien nécessaire ! De petites filles qu'on enlève, dont on abuse, pour s'assurer qu'elles feront de bonnes esclaves sexuelles. Si ce n'est pas le cas, cette chair ne vaut plus rien. On les démembre, on les tue, après les avoir défigurées et maltraitées sauvagement. Et puis *next !* C'est la loi du commerce.

Des gamines que l'on vole, que l'on déshabille et que l'on rhabille pour l'exportation. Des enfants devenues des biens pour satisfaire des envies régulières, passagères, continuelles. Des jeunes filles pas mieux que mortes, transformées en catins, qui ne reverront jamais plus les joues roses de leurs poupées. Des petites, si petites, minuscules, qu'elles n'existent plus sous les bottes crottées des bourreaux-commerçants et des consommateurs de chair fraîche.

Celles-là paient très cher leur incarnation.

*

Dans le documentaire *Imposture,* de Ève Lamont, une fille retrouve la voix, mais n'a plus de peau. Il arrive qu'elle donne des massages avec tout ce que cela suppose de doigté, de disponibilité, d'ouverture. On dit que c'est un choix. Elle dit devoir tout faire avec ses clients, y compris ce qu'on n'ose pas dire, mais qu'on n'hésite pas à lui imposer. Besogner ainsi, à froid, est très difficile. Elle achète ce qu'elle peut pour s'éthériser et se vend bien souvent par l'entremise d'un agent qui la fera danser et se courber sur les trottoirs. Il la fera aussi chanter, bien qu'il n'aime pas sa voix. Il exige surtout qu'elle prenne des airs de vous savez quoi. L'argent coule à flot et lui revient en maigrelettes sommes. C'est un cercle vicieux. Lorsque, par une volonté extraordinaire, elle s'en déprend, cette fille se retrouve à vif, tout en ne sentant plus sa peau. On dit que c'est sa faute. On dit que c'est un choix. Comme Ève Lamont, je suis tentée de penser qu'il s'agit d'une imposture.

*

Je suis étonnée de constater à quel point les métiers de la prostitution féminine (il y a des variantes) sont souvent banalisés dans les films, toutes nationalités confondues. Rien de plus normal que de se vendre « au sexe fort » pour lui faire du bien. Dans les pays occidentaux soi-disant libres et émancipés sexuellement, on nous présente la jeune prostituée telle une femme qui choisit de gagner sa vie de cette façon. *Broadway Therapy,* de Peter Bogdanovich, n'y échappe pas.

Une escorte issue d'une famille dysfonctionnelle de Brooklyn atterrit dans la mirobolante galaxie de Hollywood. Elle y rencontre un metteur en scène extraordinaire qui fait appel à ses services particuliers et qui la sauve, rien de moins. Elle pourra désormais faire l'actrice, bien que son aura de vie antérieure la suivra et fera éclater l'existence de tous ceux qui l'entourent, certains même qu'elle ne connaît pas.

Il faut bien sûr prendre en considération le genre, puisqu'il s'agit d'une comédie ; les traits sont exacerbés et on y présente les clichés pour en rire. Mais à force de rester collés à ces figures caricaturales, n'y a-t-il pas le risque de les entretenir et de ne jamais nous donner accès (le cinéma reste l'un des arts les plus accessibles) à d'autres étages d'analyses, et surtout, à de nouveaux modèles ?

Nous aimerions avoir les moyens de nos fantasmes, mais il arrive que nous ne les ayons pas. C'est en partie ce qui nous rend si fragiles, tellement humains. Et si l'amour se trouvait précisément là, vulnérable, non pas dans les sentiers battus d'un parc national, mais dans un tout petit caillou émergeant des boues ? Ces boues dans lesquelles nous répugnons à marcher.

C'est bien connu, les boues nous ennuient. Nous refusons de les voir s'accrocher à nos bottes. Pourtant, à sept ans, nous prenions plaisir à sauter dedans sans retenue. Nous avons appris à les maudire sans trop savoir pourquoi. Il nous faudrait en sortir immaculés, comme si nous émergions d'une baignoire. On veut l'eau sans la terre. Il ne faut pas que ce soit salissant. Or la vie est parfois malpropre, nous ne pouvons nous en tirer indemne. Bien sûr, c'est inconfortable. Nous exposons nos taches à la vue des autres. Et pourquoi pas !

Je me souviens d'une fin d'après-midi, au moment du retour du collège, je roulais à vélo sans garde-boue sur le chemin de terre qui longe la voie ferrée parallèle à la rue des Carrières. Devant faire des courses avant de regagner la maison, mon tailleur, mon sac-à-dos, mes jambes, mes fringues, mon visage, tout était barbouillé de boue. Les gens me regardaient, incrédules, et nous souriions, libérés des contraintes de la propreté, transgressant les règles, admettant que vivre est salissant.

*

Il y a les choses et l'idée qu'on se fait d'elles. Pas facile de trouver leur juste mesure, surtout lorsqu'on les voie de l'extérieur. Aussi bien dire que nous ne les voyons pas. Pourtant, nous n'hésitons pas à nous prononcer sur ceci et cela sans complexe et dans une ignorance presque totale, voire indécente. Parler en connaissance de cause est un art exigeant temps et discipline.

Si nous observions ces deux règles, une infime quantité de gens prendraient la parole. Ce serait encore plus flagrant dans les médias, où l'opinion est la Pythie moderne. Parler de. Parler de la pauvreté sans en connaître le prix, de l'éducation sans faire d'études, de la santé sans être malade, de la pollution sans subir d'allergies, de l'amour en méprisant tout. On fermerait les lignes ouvertes et on ouvrirait les livres. Un grand silence émergerait : lire et écrire sont rarement tapageurs.

La connaissance passe inaperçue dans les corridors de l'existence. Heureusement la plupart d'entre nous savons deux ou trois choses : la soif, la peur, un peu de bonheur.

Je suis insomniaque. Quelque chose en moi refuse de dormir. Outre la peur d'abandonner les ondes bêta, il y a celle de m'anesthésier avec les petits gaz que produit le singe du « mental ». Pire encore, je ne veux pas que, le matin venu, la guenon de passion vienne faire ses acrobaties dans mon lit pour me tirer du sommeil. Il me semble plus commode de rester à l'état de veille, que je confonds parfois avec celui d'éveil. La fatigue me rend sans doute confuse... et prétentieuse !

*

Tous ces bruits que j'entends, les petites charrues sur le trottoir, la nuit venue. Le vent qui prend l'air, le fait siffler. Tous ces bruits dans ma tête, ces pensées dont je ne veux pas et qui insistent, que me veulent-elles ? Puisqu'elles sont là, je les examine, une à une : montre-moi tes yeux pour que j'en voie la couleur. Sont-ils d'eau, de feu, de terre ? Montre-les moi sans me le dire, pour que j'en sonde la profondeur, l'espièglerie. Sont-ils vraiment deux ? Arrivent-ils à s'entendre sur la question de leur reflet ? Ont-ils des dents, des doutes, des craintes ? Montre tes jolis yeux, fais voir. Le bruit cesse alors, net. Chaque pensée retient son souffle, refusant d'exhaler son arôme, excepté une. Surprise par mon audace, elle tourne sept fois sa langue dans ma bouche avant de me faire un aveu : « Reste un peu avec moi, ne t'en vas pas déjà. »

*

Le problème n'est pas de penser, mais de penser mieux. Ceux qui ont de grandes ou de bonnes idées les trouvent souvent la nuit, puisqu'il n'y a rien pour les distraire. Rien d'autre que des pensées. Celles-là, il faut s'en méfier. Elles vont en tous sens comme des poules sans tête. Elles rebondissent les unes sur les autres, se frappent, s'entrechoquent, pour enfin s'évanouir dans l'ombre, vides de substance n'ayant jamais existé. Elles nous épuisent, viennent à bout de nos meilleures intentions, notamment celle de nous endormir. Elles empêchent l'idée de surgir, lui bouchent la vue, lui donnent des coups sur les tibias. Les pensées avancent au rythme du jour, sans inhibitions, productives du vide vertigineux que sont devenues nos vies. Elles n'en mènent pas large, sont affaiblies par les comptes à régler en tout genre et tristes à voir.

Les pensées sont des fantômes qui nous squattent et n'ont pas de domicile fixe ni de carte d'identité. Elles ne savent pas où aller, refusent de travailler dans un monde écervelé. Pourtant, elles disent n'importe quoi, coupent la parole, crient, jurent, sont indignées, épuisées, et honteuses. Si au moins elles pouvaient s'assoupir... l'une d'entre elles pourrait alors se rendre jusqu'à nous.

*

Il semble que nous soyons plusieurs à souffrir du manque. De sommeil. Je l'isole des autres. Manques. Je le découpe, je l'examine afin d'en extraire les cellules nuisibles. Je suis devenue spécialiste de l'insomnie. J'ai ouvert un cabinet, la nuit. Mes patients se livrent dans des murmures, en secret. On vient de loin pour me consulter. Je dis étendez-vous, monsieur, madame. Depuis quand cela a-t-il commencé ? J'étais enfant, j'avais froid, j'avais peur, j'étais inquiet, j'avais faim d'un câlin qui ne venait pas, j'étais adolescente, je vivais dans un milieu où je n'existais pas, j'étais étudiante et je travaillais à temps plein pour payer mes études, j'étais petit et on ne me voyait pas, on ne faisait pas attention à moi, on me bousculait, je suis à l'emploi d'une institution tyrannique dans laquelle je manque d'air et je souffre d'asthme la nuit, j'ai des bouffées de chaleur – les hommes ne parlent pas de l'andropause –, ma vie sociale est nulle, je n'ai plus le temps de pratiquer l'amitié, j'ai trois ans, je veux que mon père m'embrasse, me prenne, me sourit, mais il est absent en permanence, on m'a toujours dit qu'il y a pire, mais j'ai voulu être aimé comme à la télé, au cinéma, j'ai une petite fille dans le ventre qui se tord de douleur, elle a des spasmes, des hoquets de douleur, elle voudrait qu'on l'entende, qu'on prenne sa déception en considération, qu'on lui dise des mots vrais, qu'on les habite, qu'on la touche enfin avec du vocabulaire et des mains, je manque de temps et la nuit est le seul moment où je peux jouir des heures, à chacune d'elles correspond une maîtresse, tantôt exaltante, tantôt désespérante, je tente de me calmer, mais n'y arrive plus, ça y est, elles sont revenues, elles s'étaient tues durant quelques mois puis elles réapparaissent, me narguent, mais qu'est-ce que je leur ai fait, moi qui n'aspire qu'au repos ? Il me faut les prendre un par un, patient par patient, les rassurer, les soigner des longues absences, les toucher, au besoin, délicatement, entrer dans les paroles pour leur dire que tout va bien, qu'ils deviendront vivants.

*

Vous saurez, monsieur, qu'on ne parle pas de sommeil à une insomniaque, ni à une écrivaine privée d'écrire. Parce qu'on ne sait pas. On ne sait pas ce qu'elle pourrait nous révéler d'elle. Et on ne veut pas être au courant. C'est bien la dernière chose qu'on voudrait. On fait mine de s'intéresser, par politesse, on présente tous les signes de l'intérêt. On va jusqu'à y croire, puis on laisse tomber, comme si cela n'avait jamais existé. Un coup de vent oublié. On s'en retourne sans même savoir qu'il en est ainsi, que l'on est inconstant, qu'il vaut mieux ne pas aller plus loin, ne pas se laisser traverser. Il est préférable de ne pas en avoir connaissance, c'est moins embarrassant et moins compromettant.

*

J'aurais voulu vous montrer à quel point je tenais à vous, mais les occasions étaient si rares. Il y avait tant de gens, tant de choses sous votre auréole, que je n'arrivais pas à me frayer un passage jusqu'à vos genoux. Lorsque enfin, vous me preniez, c'était si violent que j'en perdais la tête, je ne trouvais plus les autres gestes, les autres mots. C'est que j'aurais aimé vous dire à quel point vous me manquiez, combien je vous avais attendu dans les dunes de mes retraites. Il y avait tant de bruit dans vos immeubles de bois et de verre où d'innombrables figurines semblaient dicter votre conduite. Je refusais de me soumettre à ces dresseuses de cirque. C'est ainsi que j'en suis venue à me soustraire à elles, à vous. N'allez pas croire à une plainte ni même à un regret. J'ai bien tenté de me faire entendre à quelques reprises. Ma voix, simplement, ne se rendait pas jusqu'à vous.

*

Comment me faire entendre ? J'y arriverai peut-être à force d'observation. Pas de mimétisme. Comment y parviennent ceux dont on considère la parole ? Certains par le pouvoir des arguments, d'autres par le charisme et la stature physique ou intellectuelle. Est-ce seulement une question de posture ? Il est bien possible que oui. Ne surtout pas hésiter ou tergiverser, cela est interprété comme un signe de faiblesse. Exprimer un doute semble aller à l'encontre du progrès. Il faut séduire, présenter le corps comme en temps de guerre : aux aguets et soumis à la dictature territoriale. Reste une autre géographie, la posture intérieure : faire autorité.

*

J'ai entendu un couple crier dans mon voisinage. Une belle dispute. Je ne plaisante pas, j'ai appris beaucoup de cette prise de bec. Au début, je n'ai pas fait attention, j'ai pensé à un remue-ménage de *week-end,* des choses à ranger qui impatientent. Des portes claquaient, puis le ton est monté. La musique s'imposait. La voix de l'homme, surtout. Celle de la femme, plus faible, restait en retrait. Une phrase se détachait nettement, toujours la même : Tu ne me parles pas sur ce ton. Une réponse arrivait, à peine audible, approximative. Et la voix de l'homme reprenait Tu ne me parles pas sur ce ton. Réplique à nouveau dépourvue de force de l'autre sexe. Et le premier de se mettre à répéter Tu ne me parles pas sur ce ton Tu ne me parles pas sur ce ton Tu ne me parles pas sur ce ton Tu ne me parles pas sur ce ton Tu ne me parles pas sur ce ton, dans un crescendo magnifique. Puis plus rien. J'ignore qui avait tort ou raison, mais pour moi, cette phrase est devenue une œuvre musicale à mes oreilles. Elle s'est soudain révélée comme une vérité, quelque chose à dire chaque fois qu'on s'adresse à moi avec une intonation de poignard, vous savez, celle des mauvais téléromans, où plane continuellement l'ombre longue du mépris.

*

Je n'ai jamais pensé que je me marierais. Même enfant, dans les plis de mes rêves, je ne m'y voyais pas. J'imaginais les autres, mes petites amies joufflues et roses, en robe blanche. Je les dessinais avec leur bouquet, les apercevais en train de boire des élixirs enivrants. Je suivais chacune de leur danse, sans en manquer un pas. Je lorgnais leur gâteau au chocolat, convaincue de ne pouvoir y prendre part. J'admirais lustres et confettis. Mais je n'enviais pas mes voisines.

Je suivais le tout, tel un spectacle, et j'étais contente de leur prestation. Il était hors de question de me marier : un concept étrange pour qui n'est pas habituée de faire la fête. C'était nettement au-dessus de mes moyens. Pas question de me mettre la corde au cou, excepté pour me pendre à l'idée que je n'étais pas aimable. Désirable, peut-être ; aimable, c'était trop espérer.

Nous regardons des gens attendre l'autobus, mal habillés, transis, nous nous disons : les pauvres ! Nous entendons leur toux rappelant celle des chats égorgés et nous nous empressons d'imaginer quelque chose de doux ou de pire. Nous voyons d'autres infortunés tirer démesurément sur la laisse de leur chien et notre gorge se serre. Nous remarquons cette femme au visage de cire, qui ne sourit jamais devant les jeux des enfants dans la rue. Celle-là aussi, des poches sous les yeux, qui ne voit rien, toujours pressée ou en retard, s'adressant continuellement à un appareil qui ressemble davantage à un biscuit qu'à un téléphone. Ce biscuit qui fait penser à un luxe de pauvres, ceux à la recherche de temps ou d'intimité, qui conversent tout en faisant leurs courses. Serait-ce pour se donner l'illusion de gagner du temps ou d'être en compagnie d'une personne aimée ? Et ces besogneux qui roulent, aliénés, vers leur banlieue, ou ceux qui restent en ville, agonisant dans l'étroitesse de leur logement. Nous les regardons, vous, moi, et avec eux, nous cherchons l'air et le temps.

*

J'aimerais que la vitesse ralentisse, une journée ou deux. Non ce ne serait pas suffisant. Un mois ou deux, ce serait mieux. J'aimerais voir tous les téléphones intelligents bloquer en même temps : accès refusé, *sorry !* Que cela me plairait ! D'abord pour voir la tronche de tous ces accrocs à leurs applications, à leurs SMS, à leurs infos de fortune, à leurs joujoux électroniques. Qu'il me serait doux de les sentir soudain chercher quelque chose après s'être emportés. Ils agiteraient leurs doigts par réflexe, dans le vide, sur un écran imaginaire. Ils seraient ramenés en plein cœur du vide et verraient leur geste accroché à rien. Et à partir de rien, le ralentissement commencerait, après un certain temps.

Parlons encore de nos horaires, où l'air ne peut se faufiler, où les issues de secours sont condamnées, à moins d'être malade, d'en devenir cinglé de stress, de migraine, d'insomnie, de dépression. Là, on s'occupe de nous dans un système organisé : antidépresseur, thérapie, dodo, faire ce qui nous procure du plaisir, ce qui est bon pour nous. Ne pas revenir au boulot, voilà ce qui est bon pour nous ! Cesser de nous prendre la tête avec des formulaires, des *doodle,* des logiciels, des photocopieurs qui nous font la gueule, des imprimantes qui ne répondent pas, des boîtes de courriels remplies de plan stratégique, de budget annuel, de non consultation des employés, des journées de formation d'où nous sortons déformés, épuisés, intoxiqués à la performance. Dites-nous simplement bonjour lorsque vous nous rencontrez, souriez-nous. Nous ne demandons pas d'être aimés ; il parait que nous ne sommes pas au travail pour cela. Considérez-nous un peu avant de recevoir notre lettre de démission.

*

Lorsque je reçois mes papiers de régime de retraite, je n'y comprends rien. Je vois tous ces chiffres alignés en blocs, m'indiquant sur quel revenu je pourrai compter annuellement si je me retire dans mes appartements à 55, 60 ou 65 ans. M'abstraire, moi ? J'entre à peine sur le marché de l'emploi, dans une vraie structure, des horaires, un salaire annuel selon mon niveau d'études et mon expérience. Quand je n'en peux plus, j'ai même accès à un régime d'assurances collectives pour me retirer sans que ce soit définitif, puisqu'il faut y revenir. Certains ne se prévalent jamais de ces droits, courbent l'échine jusqu'à ce qu'ils soient pliés en deux, non pas de rire, mais de conformisme. Des déambulateurs les attendent à la sortie avec leur numéro d'employé et quelques applaudissements réservés. Il ne faudrait pas qu'ils s'en aillent avec l'illusion d'avoir apporté quelque chose à la communauté. Ils sortent ainsi de l'usine sophistiquée, prêts à bénévoler en secondes noces. Il faut bien se sentir utile...

Se payer une retraite, qui en a les moyens ? Certainement pas les Haïtiens, les Congolais, les Gaspésiens, lesquels n'auront peut-être plus la possibilité de faire le commerce de la morue, avec l'ombre d'un déversement de pétrole.

Retraite prématurée. Forcée. On reniera ces pêcheurs définitivement. Peut-être aussi à cause de leur accent. S'il fallait bannir quelques régions pour leur inflexion vocale, il faudrait penser à Paris et à ses contours, au Lac-Saint-Jean ou au Bas-Saint-Laurent. Leur langue vernaculaire, leur bleuet trop gros, trop bleu, leur fleuve trop large représentent aussi des problèmes de taille.

Se payer une retraite est absurde. Du point de vue de la jeunesse, rien n'est plus inconcevable, et le Québec est tellement neuf, tellement vert. Pourquoi faire une retraite ? Personne n'a les moyens de s'en payer une. Si, peut-être Jean Chrétien à condition qu'il puisse revenir le temps d'une déclaration publique, dans une campagne électorale. Nous sommes nombreux à espérer qu'un autre puisse à son tour disparaître le plus rapidement possible, mais il est possible qu'un surplus de 1,9 milliards l'oblige à rester. Ce 1,9 milliards apparu comme par enchantement, à quelques semaines d'un vote sur la scène fédérale. Le Canada passe ainsi d'un léger déficit à un surplus de près de 2 milliards. Ce qui peut retarder une retraite... Puis il est encore si fringuant avec sa musique, notre premier ministre ! Avec pareil modèle, comment nous résigner à cesser nos activités professionnelles ? À bien y penser, il vaut mieux nous retirer en même temps que le sang de nos veines. En retardant de deux ans le grand moment à chaque convention collective, plusieurs travailleurs arriveront juste à temps chez le coroner, allant au-delà de leur espérance de vie. Diagnostic : épuisement.

Comment parler de la beauté de façon concrète ? Par les montagnes, le paysage, l'homme, la femme, l'enfant ? J'en cherche l'accès. Si quelqu'un pouvait habiter la beauté sans remord, sans savoir que la beauté existe. Il en jouirait comme un jour beau d'été, succédant à un autre ensoleillé et chaud. Il trouverait tout à fait normal d'être regardé. On lui sourirait parce que cela va de soi, comme on apprécie les jours beaux d'été. La joie serait son habitat naturel. Il aimerait parfois engager des conversations, mais on lui tournerait le dos au moment où il voudrait faire connaissance. Il ne comprendrait pas pourquoi.

La beauté est intimidante, on ne sait pas quoi lui dire. Par où commencer ? On l'imagine compliquée et superficielle, on s'en fait une idée. On ne voudrait pas forcément la voir nue parce qu'on est pudique. On préfère l'imaginer. Il serait embêtant de la décevoir. C'est peut-être pour cette raison qu'on s'abstient de côtoyer le beau et d'en produire. Puis on n'aimerait pas être détourné des Tim Hortons, des Subway's, des Réno l'entrepôt, de la médiocrité. La beauté est faite pour passer. Pour être regardée. À la manière d'un rêve, d'une mélodie mélancolique dont on n'a pas le souvenir. Elle nous échappe tel un enfant cherchant un foyer pour soigner son asthme. Or personne ne veut d'une enfant malade. Chacun a bien assez de ses soucis. Puis on veut préserver sa propre santé. Bien que l'asthme, comme la beauté, ne s'attrape pas. L'un et l'autre s'étendent petit à petit en de fines ramifications.

*

La beauté a trois yeux, trois nez, trois langues. Elle arrive démontée, en pièces, et s'offre à nos mains qui cherchent la forme à reproduire et ne la trouvent pas. La beauté prend plaisir à s'introduire là où nous ne l'attendions pas : sur la table de la cuisine, entre le verre d'eau et la mangue ; dans les allées d'un supermarché, entre une femme âgée et sa maîtresse ; à travers les idées inhabituelles échangées furtivement à la sortie d'une école. Oh ! parfois elle ne paie pas de mine, mais à y regarder de près, on pourrait presque dire qu'elle enivre tant le cœur est atteint. Ses trois yeux, trois nez, trois langues ne composent jamais le même visage. Et si, par inadvertance, nous cherchons à en fixer l'apparence, les pleurs, les rires et les autres grimaces la défont pour assembler une nouvelle grâce tout près, tellement près, que la beauté disparaît sous nos yeux.

Aimez-vous les animaux ? Mangez-vous de la viande ? Croyez-vous en Dieu ? Vous arrive-t-il souvent de ne pas dire la vérité ? Combien de fois par jour ? Quels rapports entretenez-vous avec vos enfants ? Pourquoi rentrez-vous chaque lundi au travail ? Avez-vous peur des automobilistes ? Des cyclistes ? Pourquoi aimez-vous la mer ? Craignez-vous de continuer à vivre après la mort ? Je pose toutes ces questions parce que je viens de vous rencontrer et veux faire connaissance.

Vous pouvez bien sûr répondre n'importe quoi, inventer une personne devant moi, cela est à votre guise. Cela a peut-être peu d'importance parce que tout changera éventuellement et que nous ne nous reverrons pas.

*

Je me prends la tête avec une histoire de cœur, un échange qui ne va nulle part. C'est fâcheux. Cela soulève de nombreuses questions. Pourquoi sommes-nous tellement tournés sur nous-mêmes ? Pourquoi tant d'impatience, de précipitation ? Toi-tu-t'exprimes et moi-je-pense-que... moi-je-suis-comme-cela et je ne te céderai pas un centimètre de territoire. Pas question de me mettre à ta place, de tenter de comprendre ta vision du monde. En quoi cela me concerne ? Il n'y a que cela qui m'intéresse : ce-qui-me-concerne. Tu es accessoire. Quelqu'un d'autre répondra à mes appels sans trop poser de questions. Il faut être simple. Simple. Faire simple ! Même si la réalité est complexe. Il y aurait tant de choses à prendre en considération : ta gourmandise, ton inexpérience des femmes, surtout québécoises, ma nécessité d'écrire, mes insomnies, ta naïveté, mes craintes, tes maladresses, tes gaffes, ma manie de tout analyser, ton empressement, mes hésitations, le sport qui m'est indispensable, tes nuits à faire la fête. Et même si, dans l'absolu, il n'existe guère, il faudrait surtout considérer le temps.

Je cours, je pédale, je ne me souviens plus qui je suis. Les lèvres fines du temps me prennent, me boivent, comme à leur habitude. Je compte en moi chaque objet, chaque sujet sur lesquels je dois me pencher avant de passer à ce qui m'intéresse plus que tout : vivre. J'entre ainsi dans les reins de chaque tâche à accomplir avec un empressement hors du commun. De l'extérieur, cela ressemble à une forme d'enthousiasme, mais je sais que sous cette apparence se tient quelque chose d'une autre nature. Plus je m'active, plus le rythme s'accélère, plus cela se dérobe à moi. Il faut bien que je consente à un ralentissement pour tenter de saisir quelque chose. Ce qui ne change rien. Quoi faire ? Il n'y a rien à faire. Je ne dois pas aborder la question sous cet angle, j'en suis presque certaine. Je me remets alors en mouvement, pour enfin apercevoir dans un éclair, le temps et l'espace assis à l'angle d'une table, buvant un coup. Je me tais.

*

C'est toujours une question d'angle lorsqu'on veut aborder un sujet. Pensons aux consultations dans les médias sociaux et les lignes ouvertes : Croyez-vous qu'on donne trop de liberté aux jeunes, aux prisonniers, aux personnes âgées ou à celles à mobilité réduite ? Êtes-vous d'accord avec le plan Nord ? La Rive-Sud devrait-elle changer de nom ? Des questions vaseuses qui appellent des réponses foireuses.

Pire, nos soucis personnels – les miens certainement –, je m'étonne de les voir déformer par de vieilles rumeurs qui ont peu à voir avec ce qui se présente. Je me trouve tellement bête lorsque je bifurque et aboutis en plein milieu de nulle part. Toi dont je tairai le nom et qui avais les meilleures intentions à mon égard, je t'ai envoyé balader très loin pour une invitation pourtant gentille. Interprétation de propos, irritation, impatience, je suis devenue cinglante. Hors champ.

Pouvoir au moins regarder les choses dans le bon axe. Lequel ? Celui sans malentendus. Ne surtout pas avoir de regrets.

Il parait que nous, Occidentaux, ne savons pas respirer. Nous rongeons nos ongles, accumulons tensions dorsales, maux de tête et oublions de sourire, même lorsque nous sommes joyeux. Le souffle coupé, nous nous empiffrons de films, de festivals, de froufrous de toutes sortes pour nous divertir. Nous aimons, semble-t-il, le divertissement. Nous avons besoin de nous changer les idées. Non pas de changer d'idée, ce serait tout autre chose ! Nous avons besoin d'oublier. Quoi précisément ? Certainement pas nos clés ni nos insupportables portables ou nos iPod... Pas nos joujoux électroniques, surtout pas ceux-là ! Nous avons besoin de ne plus penser à ce qui occupe notre esprit la plupart du temps. Cette voix qui siffle en nous, qui n'est pas la nôtre, mais que nous faisons nôtre. Ce que nous entendons, même en sous-entendus, qui semble savoir ce que nous devons penser et faire. Nous aspirons à oublier cette voix qui parle en notre nom, et pour cela nous y juxtaposons d'autres voix – inspirantes celles-là – que nous applaudissons avant l'expiration. L'expiration qui arrive tôt ou tard.

*

Aujourd'hui j'ai parlé de la voix aux étudiants. De la voix et de la respiration. La nuit dernière, j'ai dû pratiquer la respiration profonde pour m'endormir. En vain. Je ne me suis pas endormie, mais je suis entrée dans un état de relaxation profonde. Si profonde que je me suis levée après trois heures de sommeil comme si j'avais dormi le double de ce temps, peut-être même davantage.

En leur parlant de la voix, je me sentais calme, en pleine possession de mes moyens. Comment est-ce possible, moi que les insomnies rendent fébrile ? Outre cette expérience nouvelle pouvant être déterminante dans ma relation avec le sommeil, il y a celle étonnante d'avoir en quelque sorte donné directement forme à ce que j'enseignais : ma voix portait le propos.

*

Qu'est-ce qui fait qu'un professeur enseigne bien ou non ? Qu'est-ce qui rend ses propos clairs ? Le vocabulaire choisi et adapté à la « la clientèle » ? Comment rend-il ce qu'il a à dire intelligible ? Intelligible : mot à proscrire au premier cycle des études supérieures. Même si on en donne la définition, ça ne semble pas intéresser les étudiants, l'intelligibilité : c'est un mot trop long à écrire et à dire. Comment m'y prendre pour rendre ce que je dis divertissant, moi qui tiens mes distances avec le divertissement ? Pour le spectacle, j'assume. Devrais-je donner mes cours en rappant ? en jappant ? en frappant ? Comment atteindre ces grands enfants ? M'adapter à la technologie ne semble pas suffisant. Exigera-t-on bientôt que je parle comme on texte ? Leur raconter des histoires, je le fais, je le jure, du mieux que je peux. Cela ne suffit visiblement pas. La matière du texte, la rigueur journalistique, ils n'aiment pas. Et ils sont encore à l'âge où l'on confond matière et professeur. Je ne suis pas là pour être aimée, certes, mais un peu appréciée, tout de même ! Puis nous leur demandons d'évaluer chaque cours, chaque professeur. Nous sommes suicidaires. Nous nous faisons hara-kiri. Nous accumulons nos morts, nous les collectionnons en fichiers. Nous les classons par ordre de douleur. Nous aimons souffrir jour et nuit. Et le midi, entre nous, nous comparons la profondeur de nos blessures. Pire encore, au moment, parfois, où nous croyons tenir un filon avec un groupe, il se transforme en bâton dont le coup nous arrive juste là, entre les omoplates. Enseigner est un métier comparable à la guerre : nous sommes sur le terrain.

Des voix d'enfant m'interpellent, me quêtent des bonbons, veulent savoir l'heure, le temps qu'il fait. Elles discutent, argumentent, négocient, exigent un jus, une tartine, nasillent en sautillant, m'imposent l'organisation de leur anniversaire ce jour-là impérativement, avec ballons, confettis, gâteau, musique. Inventent des tactiques pour tenir mon attention en laisse, mangent toutes mes réserves de fruits, vident mes pots de confiture, sautent sur mon lit, me chatouillent, hurlent, me tyrannisent, ouvrent mon courrier, y répondent, effacent les messages de ma boîte vocale, kidnappent ma carte de crédit, jettent mon meilleur thé, aiguisent leur crayon dans ma tête. Et je n'ai que faire de leurs requêtes. Leurs revendications me dégoûtent, leurs paroles me broient, leurs mains m'indisposent. Leurs mains qui me prennent de force, me frappent, me rompent, m'égorgent, me tuméfient. Leurs ongles sont des griffes et leur peau est recouverte de clous rouillés. Je tente de m'en dégager, d'échapper à leurs sévices. Je cours sans regarder derrière, jetant tous mes bagages dans le fossé, j'abandonne mon sac à main afin de m'enfuir plus loin, plus vite, de façon plus efficace. Je ne compte pas mes heures. Même mes vêtements, je les enlève, et ne garde que mes chaussures de sport. Je me rassure, me disant que je me libère, je respire un bon coup. Pour finir par arriver le nez sur un mur. Un mur qui ne fait pas dans le murmure. Il me crie des injures en empruntant des voix d'enfant.

*

Quoi ? Il ne vous arrive jamais d'entendre des voix ? Ça ne va pas, vous n'êtes pas normal ! Il vous faut vite courir chez le disquaire. Il en a de toutes sortes à proposer, de la plus criarde à la plus nasillarde ; de la plus veloutée à la plus éraillée ; de la plus grave à la plus haut perchée. Entendre des voix est une expérience banale. Celles de la radio, de la télé, de YouTube, des conférenciers, des ambulanciers, des policiers, des psychologues, des politiciens, des acteurs, des guichetiers, des pompiers, des curés, des parents, des syndicalistes, des amis, des étudiants, des coiffeurs, des médecins, des marchands, des serveurs, des professeurs, des administrateurs. Sans oublier celles que l'on imagine. Celles des agriculteurs, des pêcheurs, des chercheurs, des penseurs, des archéologues, des fous, des sans papier, des réfugiés, des contrôleurs, des mineurs, des bûcherons, des balayeurs, des concierges, des morts, des greffés, des dépressifs, des épuisés, des va-nu-pied. Et celles des enfants silencieux.

Il n'est pas facile de faire silence dans le vacarme. Le vendredi, c'est pire, avec les camions à ordures : le vert et le régulier. Chacun passe deux fois, pour chaque côté de la rue. Presque toute la journée, on est avalés par leurs moteurs puissants. L'été, on entend parfois des couples s'engueuler, prêts à se trancher la gorge pour des histoires de garderie ou de contraventions non payées. Plus festives, les planches à roulettes écorchent néanmoins les oreilles et insistent pour qu'on les suivent dans leurs montées d'adrénaline. Rien à faire, mon bruit préféré reste le silence, au moment où les lampes de toutes les maisons s'éteignent et qu'on entend quelque part un grand éclat de rire.

*

Mourir dans un grand éclat de rire. Mourir demain et encore. Continuer de mourir, ne plus hésiter. Mourir franchement, sur l'hôtel du travail, sans médicament ni assistance. Mourir éveillé, les yeux fermés, les mains ouvertes. Mourir petit, fini, sans joie. Mourir autour du feu ou dans l'explosion. Mourir stupéfait ou satisfait. Mourir seul invariablement.

J'ai vu, de loin, un chien magnifique, accompagné d'une femme. Guilleret, la démarche légère, il semblait content. Je roulais à vélo, comme il m'arrive souvent, en dehors des neiges, je me dépêchais d'arriver à leur hauteur, pour regarder ce canidé magnifique, peut-être même pour lui parler. Obstacles à mon projet, des voitures me barraient le passage, attendant leur feu vert. J'allais à travers elles, n'ayant qu'une seule idée en tête, le cabot. Arrivée à sa hauteur, je n'ai pu retenir ma joie. Sa maîtresse m'a regardé d'un air bête, tandis que le griffon me souriait.

*

J'avais souri. Comme on le fait pour une reconnaissance, pour dire bonjour, vous êtes un humain, moi aussi, je vous laisse passer devant. J'avais dit oui, d'un seul souffle, en montrant mes dents. Tous les âges me traversaient, tous les temps. J'étais devenue la ville centrale du monde, là où transitaient toutes les sueurs, toutes les envies, toutes les blessures et les joies, même celles infimes. Je ne calculais plus rien, tout circulait d'un bord à l'autre de mes rives sans que je fasse le moindre effort. Cela arrivait.

*

Dans la ville, je cherche quelque chose difficile à trouver. Ou à retrouver. Égaré en même temps que notre souffle chaud, celui qui a des égards pour tout ce qui circule autour de lui : chats errants, chiens perdus, gens qui sortent du travail, enfants qui rentrent de l'école. Comme si nous ne voyions plus rien. Comme si tout nous laissait indifférents. Je cherche ce que certains laissent échapper, papillon retenu dans leur main, et qui s'envole jaune, clair, ardent. Une salutation ou une simple attention. J'ose à peine le dire, je cherche un sourire, une entrée, un accès au cœur du monde. Or le monde garde son sourire en retenue, semble même oublier son existence. Pas de temps pour cela. Pas de goût, pas d'envie. J'invente alors ce sourire pour qu'il existe quelque part.

*

Dès le moment où je l'ai aperçue, mon regard ne s'est plus détaché d'elle. Je l'ai suivie sans qu'elle ne me voie, jusqu'à la bouche du métro. Je ne me destinais pas à utiliser les transports en commun ce jour-là et je me refusais à perdre sa trace. Sans en avoir conscience, j'avais longtemps cherché une femme de cette allure. Ce n'est pas tant son élégance qui attira mon attention, ni le fait qu'elle soit brune, élancée et fort belle. Je l'ai simplement vu sourire et cela m'a émue. Des verres de cristal n'auraient pas mieux tinté en moi que cette expression de joie si rare en milieu urbain. Dans le wagon, je me suis assise près d'elle... si près d'elle que je pouvais sentir son souffle. Quel air respirait-elle pour que je la sente aussi joyeuse ? Elle est descendue dans le Sud-Ouest de la ville. Je l'ai suivie. Dans l'immeuble où elle habite, j'ai loué sans réfléchir un logement. Et depuis, je ne peux m'empêcher de sourire...

Je suis allée sur la Lune. Comme il n'y avait rien à faire à sa surface et que j'étais continuellement prise de vertige en m'agrippant sur ses bords, je me suis laissée glisser en son centre. C'est là que j'ai pu rêver à ma guise. Dans l'un de ses quartiers, je me suis assise et mon imagination a fait le reste. Il n'y avait ni prince, ni rose, ni serpent. Quelqu'un dont je n'arrivais pas à cerner les contours du visage m'a fait une proposition : « Voulez-vous danser ? Voulez-vous ne rien dire, ne rien faire d'autre que danser ?... vous laisser porter par le vide... » Il a dû lire dans mes yeux que je n'aimais pas le vide puisqu'il a ajouté : « Le vrai vide... pas celui de l'attente ou de l'absence... celui, plein, du silence. Voulez-vous danser sans moi ? Je vous regarderai et prendrai plaisir à vous voir légère. » Et j'ai dansé. J'ai tellement dansé que je suis revenue les deux pieds sur terre.

*

Le plus difficile est de danser avec ce qui nous effraie pour trouver une forme d'harmonie avec ce monstre difforme qui grimpe sur le mur de nos perceptions. Le prendre à bras-le-corps, le tenir fermement tout en le regardant dans les yeux. Lui sourire, lui dire je t'aime, même si tu es laid, surtout parce que tu es laid et effrayant, parce que tu sens mauvais et que tu as la gale, et poser notre tête sur son épaule tendrement. Non pas pour l'amadouer avec une fausse gentillesse – celle de la peur –, mais pour lui faire part que nous sommes résolus à suivre le rythme avec lui, quoiqu'il advienne.

*

Rue Masson, samedi après-midi. Un homme se mouche sans mouchoir, en appuyant sur l'une de ses narines, puis sur l'autre. Encore chanceuse de ne pas m'être trouvée derrière lui, je me prenais tout. Je n'aime pas les gens malpropres, ils m'embarrassent. Ceux inélégants, je m'y habitue. Lui, ce morveux, est à la fois inélégant et malpropre. J'en suis maintenant à l'abri, dans l'autobus.

Là, il y a une petite famille : femme, homme, enfant. La femme est visiblement mal à l'aise parce que sa petite parle trop et fort. L'homme, lui, au contraire, engage la conversation avec l'enfant. Elle a toute l'attention voulue et même davantage. Il semble aimer le fait que nous les entendions. Tiens, ils se sont calmés.

Et ça reprend de plus belle :

— T'es pas allée à l'école hier ?

Il doit s'agir d'un beau-père, il n'y a qu'un beau-père ou un homme attardé pour ignorer que sa fille n'était pas à l'école hier. Je préjuge, je suis au courant.

— L'as-tu chicané, le chien ? Y as-tu fait *woof woof* ?

Non, il n'y a que toi pour faire *woof woof*. Les chiens ne s'expriment plus de cette façon depuis longtemps. Nous arrivons enfin au métro.

En fin de journée, dans le bus qui me ramène, j'entre presqu'en collision avec une poussette et l'enfant qui s'y trouve. Je reconnais l'homme, la femme, l'enfant du début d'après-midi. Ils me regardent hébétés, je suis confuse. Tomber deux fois sur eux dans une même journée : un exploit !

Parfois, je m'invente des vies. Il suffit de l'organisation inhabituelle des sons, pour que je me retrouve entre les mains de deux pianistes : Eri Yamamoto et Yves Léveillé. Je deviens alors piano. Ils me font vibrer comme ils l'entendent, je résonne avec l'intensité de leur doigté. Se mêlant à leurs cordes, le hautboïste Mc Candless me souffle quelques secrets et j'entre dans des forêts vierges, des villes inconnues. Des lièvres, des loups, des hommes apparaissent dans mon film sans écran. Je me laisse surprendre par les accents et les courbes de ces virtuoses, hypnotisée par leurs modulations.

*

Bashung me manque. J'attends la sortie d'un nouvel album. En vain. Des airs de l'au-delà, sait-on jamais. Alain est l'amant le plus éthéré que j'ai connu. Il m'entraînait dans des criques, me faisait monter dans ses berlines et me susurrait des secrets. Depuis sa première collaboration avec Jean Fauque, je ne résiste plus à ses charmes. J'ai perdu pied à partir de là. Juste là. Il arrivait alors avec sa chemise toute rose, bien rose, et un jean noir, ordinaire. Mais sur lui, c'était inouï, inédit. Une façon de porter l'ordinaire. Une façon de transporter les sons, comme des peaux. C'était son côté animal, façon rose et noir. J'attendais de voir, d'entendre sa voix qui poussait les notes dans la mélancolie, la sienne. Une mélancolie comme une glace, cela dit tout. Ai-je vraiment besoin de préciser ? Il arrivait et je fondais, pareille à une mélancolie. Je devenais rose et noire, comme encore chaque fois que je l'écoute. Et je rêvais, façon madame, je m'imaginais, moi qui n'avais jamais eu le fantasme de chanter, je me voyais interpréter ses chansons avec lui, près de lui, dans toutes les salles du monde, moi que les voyages égarent. Une petite entreprise enivrante. Avant que la maladie emporte Alain, je ne faussais guère. Même si je pratiquais ses chants dans ma tête la plupart du temps, mes notes étaient justes, et ma voix, parfaite. Parce que c'étaient ses chansons. Il me donnait accès à une profondeur masculine infinie.

*

Le genre masculin m'est étranger. Je connais bien sûr ses codes imposés dans toutes les sphères d'activité, c'est incontournable. J'ai appris son alphabet sur les genoux de mon père et pratiqué mes comptines sur les balançoires de mon petit voisin. J'ai mémorisé son texte, mais n'en comprends pas sa substance et ne me reconnais pas dans son rythme effréné, viril, taxant pour la santé. Je m'en sens toujours exclue, éjectée. Les images fortes auxquelles il réfère ne font appel qu'à l'apprentissage que j'en ai fait, tandis que mon instinct se balade ailleurs.

*

Je marche à côté de mon sujet, comme Saint-Denys Garneau à côté d'une joie. C'est pourtant évident, nous n'avons pas davantage accès au genre masculin qu'au féminin. Pas le masculin tartiné de la viri-lité, non, celui plus secret, qui n'ose pas aborder les questions du désenchantement, de la peur ou de la véritable puissance. Ces choses-là sont tues au bénéfice des apparences. Le genre masculin m'échappe.

M'en voudra-t-on si je parle du ciel ? Non pas celui où nous allons après la vie et la mort, en opposition avec l'enfer. Je veux dire celui de tous les jours, gris et couleur chair, très zen en quelque sorte. Non pas le zen que nous imaginons, ennuyeux et sans voix. C'est au ciel limité des villes, à la mer suspendue au-dessus des montagnes auxquels je pense ; à l'espace infini des amoureux ; à la patrie des fous ; aux bateaux ailés qui s'y déplacent à toute vitesse ; aux messages publicitaires qui y voguent sans scrupule ; aux pères qui y volent en traîneaux la nuit de Noël. Ce ciel-là, à portée de main, ou presque... accessible à nous, commun des mortels, nous coiffant chaque jour de manière inattendue. Je pense aussi à la voûte plus basse, à notre portée ; à l'atmosphère, à tout ce qui nous entoure et à ce qui nous échappe. Je pense au ciel du matin, rempli de promesses et à celui du crépuscule où se révèlent les secrets.

*

Il y a toujours quelque chose pour me boucher l'horizon. Un truc, un machin que je laisse m'agresser, qui me pique, me donne des démangeaisons lesquelles chauffent, saignent, font des croûtes. Je deviens une croûte, éventuellement vieille, figée, qui menace de se fendre, de suinter et d'être hideuse. Je craque de partout, me fissure, certains ont eu ma peau. D'autres ne l'auront pas, je leur en refuserai l'accès. Ne me touchez pas ! Ne touchez pas à cette fille qui en meurt pourtant d'envie. Ne la prenez pas par les épaules, par la taille, ni par le cou. Laissez-moi tranquille ! J'ai déjà trop saigné. J'ai eu mon lot de règles, celles du corps et toutes les autres qui emprisonnent l'esprit.

*

Le fleuve est vague aujourd'hui. Il me ramène un reflet gris-bleu comme celui de mon salon. Mon salon ! Je suis pourtant en bord de mer. Et de surcroît pour écrire. Avec des écrivains, des vrais, qui parlent de création, de la matière des textes au fil de la conversation. J'ai trouvé des perspectives d'écriture. Je ne vais tout de même pas me laisser gommer la vue par un message d'outre-mer me conviant à une fête qui ne m'intéresse pas : une fin de semaine dans un chalet avec des gens que je ne connais pas, qui disent vouloir faire la pratique de l'amitié avec moi.

Je ne crache pas sur l'amitié, mais sur l'insistance de son exercice. Je ne suis pas aussi sauvage qu'on le prétend. Laissez-moi écrire en paix, laissez-moi ces quatre petites journées avec mes semblables.

Ce que je ne dis pas, c'est l'envahissement. Vais-je l'avouer ? C'est pourtant banal, j'ai rencontré un homme il y a près d'un mois. Ne comptez pas sur moi pour vous en dire davantage. Ici, on fait la pratique du carnet, pas celle du journal. Je ne suis pas ici pour m'épancher sur des froufrous affectifs mais pour me pencher sur le Texte que je néglige, à qui je trouve trop peu d'espace pour se déployer. Il faut bien gagner sa croûte. La croûte, on y revient dans un autre registre. J'entends déjà penser : « Une autre qui n'aime pas son travail d'enseignante. » On n'emploie presque plus le mot professeur. Il faudrait revenir sur cette notion. Me voilà dans le didactique.

*

J'aime enseigner. Or le contexte est devenu étouffant. L'administration exige que nous fassions la gestion de notre « clientèle étudiante » en remplissant des formulaires pour obtenir des locaux pour ceci, des fonds pour cela. Il nous faut participer à des Portes ouvertes, des événements promotionnels, sourire pour les photos d'usage, comme si nous étions un club MED avec des dents blanchies. Reste peu d'espace pour l'enseignement, le vrai, le geste d'accompagner des étudiants.

*

Alors que la session d'hiver est terminée, que je pourrais me détendre et rentrer sur la pointe des pieds à la maison, je me laisse happer et distraire par tout ce qui bouge, ce qui sape, ce qui lape, ce qui attrape mon regard. Pourquoi pas !

J'ai l'habitude d'écrire dedans (comme le disait Marguerite Duras) et non dehors. Quoique... je me suis déjà permis quelques échappées, de petites excursions qui n'ont rien à voir avec le voyage organisé. Du furtif, du détail aperçu en vol à propos duquel je me dis : à suivre...

Que le jaune nous pardonne de l'avoir oublié. Il est si joyeux dans le soleil des dessins d'enfants et sur la peau du citron où tout s'éclaire et brille. Plus discret, le jaune de la poire apaise tandis que celui de l'œuf ou de la moutarde tonifie. Mais il y en a d'autres : celui plus triste des fins d'été, dans les herbes hautes ; le jaune ennuyeux des jonquilles ; celui fatigué des lieux glauques ; l'or invisible au commun des mortels. Il suffit de regarder un canard pour constater qu'il n'est jaune qu'en jouet. La fièvre jaune est une maladie virale aiguë et la mer Jaune sépare. Les pipis du matin, eux, sont dorés, tandis que le poil de certains animaux est presque orangé. Le jaune des bonbons reste à portée de main et c'est tant mieux. Nous avons tant besoin de rire, même jaune ! Et que dire du jaune des poissons d'avril...

*

Nous laisser surprendre. Voir simplement une couleur, entendre la forme d'une voix et nous laisser porter par ce qu'elle nous suggère. Dans quel pré nous amène-t-elle ? À moins qu'elle nous conduise dans un ghetto ? Goûter à la joue d'une amie. Sentir ses larmes, sa chaleur. Comment regarder le jaune et lui faire confiance ? Changer l'axe du regard. Le voir de biais ou de près ou plus directement. Éviter de le rendre en photo, ce qui altère sa vérité. Ne pas tenter de le capturer, de s'en faire idée. Ce n'est pas facile. Nous avons tendance à tout nous approprier et à interpréter. Nous avons nos codes pour le jaune, pour l'odeur citronnée du savon à lessive, pour les effluves de bord de mer. Nous avons nos étiquettes.

Palper la voix de celui qui nous aborde, la sentir enfler ou étouffer. Lui répondre avec le cœur dans le genou. Nous présenter ramollis, émus par une fatigue étrange, couleur bleu-gris. Oser montrer ce que nous sommes et voir ce qui se présente à nous. Un plat étonnant, des saveurs qui chatouillent la langue, un grand éclat de rire. C'est fait, le jaune nous a surpris.

Ma mère est en colère. Elle a du mal à se lever, à marcher ; sa hanche, toujours la même, la fait souffrir. Ses yeux sont secs, fatigués, elle ne peut presque plus lire. Elle n'entend plus grand-chose depuis des années, parle fort. Elle met un temps fou à raconter la neige ou un sac d'épicerie échappé dans l'escalier, et je n'y comprends rien. Sa voix n'est plus la même, elle est indignée, n'accepte pas toutes ces heures échappées qui la maltraitent, se résigne mal à la vieillesse. Elle a perdu l'usage du goût et ne cuisine plus. Toutes les restrictions alimentaires imposées par son corps, qui ne supportent plus la fête, la rendent malade. Ma mère est irritée d'être empêchée de vivre. Ma mère est triste. Et je suis triste aussi.

*

Vieillir est un travail à temps plein. Nous sommes contraints de faire nos heures, de nous user à temps. Je viens de lire une phrase magnifique dans *Novecento : pianiste,* un ouvrage très court de Alessandro Baricco : « Avec cette tête vieillie, mais d'une belle façon, sans fatigue. » J'aurais aimé écrire cette ligne. J'ignore pour vous, mais moi, ce serait mon idéal de vieillissement : sans fatigue, le rêve ! Il ne parle pas de rides, de moues désenchantées ou amères, non, il nous laisse imaginer une forme de fraîcheur, avec le temps. Chez Baricco, c'est souvent ainsi. Il aborde les choses de façon poétique, par la forme ou le fond, et nous sourions, recomposés, ou si vous préférez, renouvelés.

*

À quoi ressemblerait cette fraîcheur, avec le temps, à une forme de candeur ? Peut-être. Vieillir ainsi semble au-dessus des moyens de la plupart d'entre nous. Cela voudrait dire échapper à tout ce qui est appris : aux conventions des uns, aux exigences des autres, aux ententes tacites. Cela voudrait dire une grande liberté d'être, rien à voir avec l'ingénuité des tout petits. Ce serait une innocence travaillée de l'intérieur, à force de coups absorbés, de replis, de positionnements, d'autorité individuelle. Ce serait dire oui aux principes, tout en gardant sa marge de manœuvre. Les manières habituelles de faire ne seraient que des balises. Il faudrait un courage à l'épreuve du jugement des troupeaux pour répondre ainsi aux codes sociaux.

La rue Masson chante Noël avec une voix d'homme. Je ne lui connaissais pas cette solennité. Il faut dire que je confonds parfois solennité et dignité. De dignité, elle en a peu, la rue Masson. Plusieurs passants y marchent comme s'ils avaient honte en permanence, en regardant leurs pieds. D'autres semblent en vouloir à leurs prochains parce qu'ils ne sont pas du même genre qu'eux : féminin-masculin ; étudiants-chômeurs ; pauvres-bien nantis. Ils ne connaissent qu'une seule inclusion, celle de leur propre genre.

*

À travers les bombardements, là-bas, les sommets, les cops – bons et *bads* –, les grèves rotatives, les animaux secourus de justesse, il y a Noël, ici, que beaucoup détestent et que je ne peux m'empêcher d'aimer. Parce que je reverrai les tout premiers objets de mon amour, ceux qui constituent ma famille. Parce que le séminaire fermera pour les vacances, que je rentrerai à la maison et que je pourrai enfin rencontrer des amis. Parce que j'aurai quelques jours à ne rien faire, à regarder tomber la neige, en chemise de nuit. Parce qu'il n'y aura pas d'école pour me tenir en laisse. Parce que je sentirai à nouveau le temps. Le temps magnifique, magnifié, passer. Ce sera un long jour de fête où je serai témoin des heures qui s'écoulent. Je reverrai ma mère que je n'ai pas visitée depuis des mois. Je pourrai faire connaissance avec le chiot de ma voisine. Aller courir sans me presser. Plus rien à faire pour quelques heures, quelques jours. Flâner en famille, éreintés et heureux de nous retrouver. Nous moquer des projets, des réalisations, du faire. N'être que dans l'accomplissement de ce moment ensemble. N'être que deux-trois sœurs, un ou deux beaux-frères et une vieille mère, plantés au milieu d'un séjour, à dire des choses sans importance, en comparant nos genoux. Avec des amuse-gueules qui circulent et des verres qui réchauffent ; des éclats de voix et de rire. Des heures au ralenti, des emballages soignés. Du doux. En oubliant les bombardements, là-bas.

Je m'étonne parfois de survivre au chaos des heures.

Mais je ne survivrai pas au temps. Il restera seul, à la fin. Il n'y aura plus de passagers à son bord. Plus personne ne voudra remplacer les vieux. Nul n'acceptera de vieillir. Allez ! Écris cela ma veille ! Écris que nul ne pourra voir son nez s'allonger – non pas d'avoir menti, quoique... – et tomber dans sa bouche. On ne voudra plus voir la peau de son visage ramollir et celle de ses mains flétrir. On mourra jeune, souvent obèse et invariablement de mauvaise humeur.

*

Un jour, un étudiant magnifique – magnifique, parce qu'il était beau et jeune – m'a lancé, après m'avoir dit que je devais être belle lorsque j'étais jeune : « On devrait tuer tous les vieux, à partir de 50 ans. » Ayant déjà atteint la cinquantaine à ce moment, sa remarque m'a fait un drôle d'effet. Tu as suffisamment vécu, hop ! Il te faut laisser la place aux jeunes, à la relève. La technologie ira trop vite pour toi. Et tu n'es plus assez belle pour faire partie de la parade. Un choc. Je me suis rabattue sur le fait que j'ai déjà été rapide, les joues bourrées de collagène et jolie.

Et puis quoi ! Laissez-moi perdre de mon actualité, laissez-moi dater et passer de mode. Je ne suis plus en accéléré et fort soulagée. C'est à la fois un choix et un incontournable. Bien sûr, ma façon dérange : je gêne la circulation. Un peu comme les piétons encombrent le passage des voitures, bouge-toi ! j'ai rendez-vous ! Si ce n'était de la législation, on leur passerait sur le corps, comme au temps de l'avènement de l'automobile. Des milliers de piétons fauchés dont une multitude d'enfants. Heureusement qu'il y a la législation pour faire de nous des pastiches d'humains...

Il y a la croyance et il y a la foi. Croire en quelque chose ou en quelqu'un en dehors de nous n'est pas la même chose que de sentir ce qui vit en nous. Croire aux fantômes, aux extraterrestres, au père Noël, à Bouddha même. En ce qui concerne la foi, il est inutile de la croire, cela ne lui convient pas. La croyance peut tout aussi bien lui être nuisible. Il arrive même que ceux, hors d'eux-mêmes, qui croient très fort ne connaissent pas la foi.

*

Je deviens de plus en plus méfiante à l'égard des croyants. Je ne parle pas forcément de la religion, mais du dogme de ceux qui savent, qui ont des certitudes. Pire : qui les imposent. Convaincus d'avoir raison, ils broient littéralement tous ceux qui ne partagent pas leurs idées. Tournent leur moulin à paroles dans un sens puis dans l'autre afin d'extraire ce qu'ils appellent l'essentiel de leurs propos, mais qui ne l'est pas. Parce qu'ils s'emportent, ils débordent, ils en disent beaucoup trop, nous prennent en otage, nous coincent, nous étouffent, nous rendent complices de leurs abus. Nous consentons à leur terrorisme, nous vivons désormais sous leur dictature. Ils en sont fiers, nous restons faibles. Nous n'osons rien dire, même si nous savons que nous devons parler. Jusqu'au jour où nous les regardons faire leur numéro et pouffons de rire malgré nous. Dehors les prêcheurs !

La croyance fait surgir en moi une question beaucoup plus délicate : l'idée et le geste qui pourraient la supporter. Ce qui ne va pas de soi. Déjà, il semble qu'avoir des idées est un tour de force. Agir en conséquence d'elles exige une grande rigueur, une mémoire, un souvenir de ce qu'on a avancé. Plusieurs oublient de faire suivre l'acte. Certains y arrivent. Peut-être ont-ils mieux compris que d'autres la teneur de leur propre parole. Il n'est pas évident de connaître la véritable portée de ce qu'on dit. Je connais des gens qui ont une verve magnifique et des agissements dangereux pour l'humanité : peu d'égards pour leurs semblables, du mépris à volonté, une soif de pouvoir qui va à l'encontre de leurs jolis principes. En revanche, d'autres qui n'ont rien à prouver font en sorte que leur parole devienne geste sans même que cela leur pèse. Il s'agit d'un engagement politique considérable, sans doute l'un des plus forts. Voter est une chose, mais annuler son vote en agissant n'importe comment en est une autre. Savoir se comporter en société : lever le nez de son téléphone intelligent et partager les trottoirs ; rouler avec l'affluence des pistes cyclables, ni en pratiquant son Tour de France, ni en marchant à coté de son vélo ; saluer ceux qui ne partagent pas les mêmes idées que soi – surtout ceux-là. Négliger la présence des autres et mépriser leur différence me semblent être l'une des pires tares sociales.

*

Trop de bruit sort de sa bouche, des averses, des orages de paroles. Il ne trie jamais, a toujours quelque chose à dire. Sur tout. Il s'exprime. Les autres sont en classe devant lui. Il sait, il prêche, il explique, il connaît tous les arguments. Il a fait le tour de la question. Il fournit les commentaires, a des suppléments d'information pour toutes les nouvelles. L'actualité l'appelle par son prénom. Éclats au Liban ? Il disserte. Feux sur

Paris ? Il analyse. Stigmatisation des Palestiniens par les Israéliens ? Il s'est penché depuis longtemps sur le problème et l'éclaire de sa réflexion. Il sait quoi penser. Il sait même quoi faire. Nous avons le devoir de le consulter. Un peu comme on le ferait avec une voyante. Mais avec lui, ce serait beaucoup plus noble. Avec lui, ce serait du sérieux, du solide, même s'il venait à nous tromper, à nous induire en erreur. Même si du jour au lendemain, ou d'une minute à l'autre, il ne savait plus. Il saurait encore. Il aurait sa réputation. Notre idée à son sujet serait faite depuis longtemps. Et on aurait tout faux. On s'en douterait, mais on ne pourrait faire autrement, comme pour le pétrole d'Arabie Saoudite. Exactement comme cela. On fermerait les yeux en vierge offensée, en parfaite victime et on dormirait encore pour quelques décennies d'un sommeil profond. Or peut-être serions-nous réveillés par les éclats de verre de notre château qui s'effondrerait tout d'un coup.

En le voyant, on se dit, ça y est, je l'ai rencontré, je le reconnais. Premier regard, il est beau, comme notre amie nous l'avait annoncé. La beauté est rare. Elle loge bien au-delà des traits. Une façon de soutenir le regard, d'avancer des idées sans trop de certitudes, bien qu'avec une certaine fermeté. Une façon de tendre le corps dans le vide, lorsqu'on est sur l'eau, et de flouer les amis en prenant des airs d'insouciance. On se dit, c'est un gamin, juste un gamin. Un gamin qui a réfléchi. Parce qu'après, autour de la table, nous sommes toutes pendues à ses lèvres, perdues dans l'infini de son œil maritime. On se demande

pourquoi il s'intéresse à nous. Pourquoi nous et pas toutes les autres ? Simple, toutes les autres n'y sont pas. Nous sommes seules avec lui. Toutes mes amies, moi et lui : le beau. Le beau homme. J'insiste pour l'écrire ainsi. Nous sommes seules avec lui autour de la table, à piocher dans les fromages, à reprendre du sorbet. Il pose des questions si pertinentes sur la vie, sur la pratique d'un art. Puis il sourit de façon plus grave que sur l'eau, cet après-midi. Il devient presque inquiet, mais ce n'est pas son genre. Il file sur les vagues, sait naviguer par temps pluvieux, nuageux, orageux tout aussi bien que cléments. Il sait comment faire, sans le savoir vraiment. Et c'est cela qui séduit précisément. Il ne sait pas, tout en sachant. Il continue de chercher bien longtemps après avoir trouvé. Et nous sommes toutes là à dire moi, moi, moi. Moi, monsieur, je peux vous aider à trouver ce que vous cherchez. D'abord, je suis là, vous nous voyez. N'est-ce pas que vous nous voyez ? Regardez comme nous sommes neuves, nous aussi, des gamines d'expérience toutes fraîches, blanchies par le veuvage des dernières années. Nous avons pris le temps du deuil. Nous choisirez-vous parmi toutes les autres ou nous retrouverons-nous égarées parmi elles, ne sachant plus où aller ni quoi faire ? Bon, faites ce que vous voulez, mais sans équivoque et doucement. Ne négligez surtout pas le style, si important dans le domaine de l'art.

*

Vous qui vous asseyez tous les jours sur un coussin, face au vide. Pour méditer. Vous avez envie de vous gratter les aisselles, d'aller boire un verre d'eau, de tenir dans vos bras celle que vous aimez. Vous sentez monter une érection, avez envie de rire. Vous riez. Puis votre attention se fixe ailleurs, dans vos mollets ou dans votre souffle. Vous ne pensez plus à celle que vous aimez, vous n'y pensez pas toujours. Vous ne vous souvenez plus des jours où, lorsque vous aimiez, vous y pensiez toujours. Cela ne vous intéresse plus de vous énamourer ainsi. Celles qui se sont attachées à vous n'y ont vu que distance. Elles vous en ont voulu de ne pas vous abandonner à l'amour fou qui traverse corps et âme, à la ferveur des sentiments. Elles n'ont pas compris que votre détachement apparent était une façon d'approfondir l'affection, de donner des ailes à leur attachement. Vous leur avez simplement dit : « Il y a deux genres d'amour : l'amour passion et l'amour compassion. » Je vous aime follement.

Au collège, nous avons les mardis noirs, pour signifier que nous, les professeurs, sommes en deuil. Nous portons alors du noir. Nos conditions de travail sont en chute libre et nous voulons montrer que nous sommes en perte. Moi qui ai du mal à me soumettre aux uniformes – et il faut bien le dire, je n'aime pas porter le noir ni le broyer –, je me retrouve en position inconfortable. Cela est pour une bonne cause, certes, mais ce genre de ralliement me laisse perplexe. Comment expliquer nos revendications d'autonomie avec une couleur uniforme ? La seule réponse acceptable est la nature même de cette couleur, le noir, qui absorbe toutes les autres, en reniant leur singularité.

*

La désobéissance est une fille rougeaude, qui nous fait sourire et nous transporte avec elle sur sa bicyclette, nous conduisant dans des champs voisins méconnus. Là-bas, plus de moutons-somnifères à compter et les vaches à traire ne ressemblent guère à celles que nous avons connues. Son territoire ne s'évalue pas en hectares, mais en temps. La désobéissance réinvente les heures. Elle nous entraîne au bord d'un précipice, puis s'esclaffe, étonnée de notre affolement. Le risque est sa monnaie courante, et l'audace, son dentifrice. Elle cherche inlassablement ce qu'elle pressent et ce qu'elle trouve déconcerte tous ceux qui obéissent, convaincus qu'elle n'en fait qu'à sa tête. Elle met tant de cœur à l'ouvrage ! La désobéissance nous tire devant et nous courons avec elle à travers fleurs et chardons. Pour elle, il n'y a pas de différence : fleurs et chardons font partie du champ.

*

Cette session sur fond de grève s'achève en carnaval de débrouillez-vous avec vos troubles. Et vous avez intérêt à trouver des moyens pour boucler la boucle. Journées de piquetage reportées qui foutent une première réorganisation des cours en l'air. S'en tenir aux priorités. Tout le reste, ce qui met la chair autour du *nonosse,* est réduit en peau de chagrin. Triste. Matière condensée à offrir en accéléré, sans pause pour respirer, pour assimiler. J'ai du mal à continuer de faire confiance à ce système de l'éducation dans lequel nous devons nous battre et performer du même coup. Je suis de la vieille école, j'arrive difficilement à faire deux choses à la fois. Remarquez, je m'adapte, mais s'adapter n'est pas toujours la solution la plus appropriée. Notre état naturel n'est pas un ixième picot dans un *curriculum vitæ*.

*

La désobéissance a aussi son ombre. Elle s'accroche quelquefois au dos de ceux qui ne suivent pas les débats politiques, pensant que leur indifférence témoignera de leur mécontentement. Elle n'a pas toujours bonne mine, la désobéissance. Elle n'a pas toujours les mollets écorchés par les ronces et les mains barbouillées de terre. Il lui arrive de se présenter sous un jour terne, bien coiffée, où elle n'a rien à proposer, rien à dire, encore moins à imaginer ni à créer. Elle nous surprend parfois lorsqu'elle manifeste un désaccord en arrivant en retard ou qu'elle laisse tomber ses engagements sous prétexte d'un malaise soudain. Soumise à son incapacité d'exprimer ce qu'elle veut – et encore faudrait-il qu'elle le sache – l'ombre de la désobéissance est conditionnée à réagir aux autres. Et pendant qu'elle se livre à cet entraînement, elle oublie la possible rébellion.

Il est plus facile d'être tolérant que de rencontrer la différence. La tolérance arrange bien des choses que nous ne voulons pas voir et qui, de surcroît, nous indisposent. Camoufler l'effluve étranger avec le *pouich-pouich* de la résignation est plus commode que de consentir à faire une immersion, même brève, en terrain inconnu. Au Québec, nous sommes très tolérants. Vus de l'extérieur, nous pourrions paraître mous, mais nous sommes simplement indulgents.

Nous acquiesçons, endurons, concédons gentiment au conservatisme bleu, au libéralisme rouge, et nous sommes presque contents. Notre splendide tolérance nous évite de faire connaissance avec ce qui nous menace et pourrait nous rendre fous. À cela, nous préférons la sagesse populaire qui nous empêche de nous rencontrer et d'affirmer notre identité. Hélas, nous semblons ignorer que, sans identité, il n'y a pas de rencontre possible, pas de différence.

*

Il y a ces milliers de réfugiés syriens qui arrivent sur le parvis de l'Europe et dont on ne sait pas quoi faire. Alors que la Hongrie les circonscrit dans des camps de réfugiés, les traite comme des animaux et ne veut pas d'eux, l'Autriche et l'Allemagne les accueillent, pressant l'Union européenne de trouver un accord pour redistribuer ces étrangers qui ont échappé à leurs terres ravagées par la guerre.

Ici, en pleine campagne – nous avons de si grands espaces –, Stephan Harper n'a aucun scrupule à camper sur ses positions. Il fait si beau. Il semble que le Canada en fasse déjà beaucoup avec ses 2 374 réfugiés arrivés au pays. Mais, attention, sur quatre ans, on en accueillera 10 000 de plus, lesquels s'ajouteront aux 10 000 autres Syriens et 300 Irakiens promis sur trois ans, au début de 2015. Sur quatre millions et demi de déplacés, ce n'est pas rien ! Puis c'est si loin de nous. Les Européens sont beaucoup mieux placés, beaucoup plus concernés que les Canadiens par ce « phénomène » migratoire.

Au Québec, pourtant, une volonté politique d'accueillir les Syriens se manifeste. Au delà du fait de secourir des gens dans des épreuves humaines horribles, y verrions-nous là une occasion de participer à la redistribution d'une richesse culturelle et peut-être – qui sait ? – d'affirmer notre identité ?

*

Je ne parlerai pas de Paris. Je ne m'empresserai pas d'émettre une opinion. Parce que la situation est complexe, parce que je connais mal le véritable propos des revendications terroristes. De cela on ne parle pas. Leurs actes sont d'une violence extrême, certes. Ils sont devenus horribles, ces hommes et femmes de l'épouvante. Comment peut-on en arriver à des gestes aussi haineux ? Comment les désarmer ? Comment couper leurs racines meurtrières ?

Je ne peux m'empêcher de penser à l'un de mes étudiants très fâché, que je venais de changer de place en classe. Il parlait durant le cours, me faisait concurrence. Furieux, il est parti à la pause. Pas moyen de le faire changer d'idée, pas même moyen de lui parler. Il s'était durci jusqu'à prendre l'allure d'un fusil et j'étais sans ressource pour l'atteindre, pour le faire sourire à nouveau. Il était implacable. Sa réaction m'a paru démesurée. Avant de se refermer, il a dit « c'est injuste ». Ce n'était pas la première fois que je lui demandais de cesser de parler durant mon enseignement et que je lui imposais une autre chaise dans la salle. Comme je l'avais fait avec d'autres. Remarquez, c'est la réponse classique, « c'est injuste », dans ce genre de situation, mais lui, il était enragé. Je n'ose même pas dire qu'il est noir. Je ne voudrais pas que vous pensiez que là, tout s'explique. Ah ! ce ne serait pas forcément de mauvais goût, cela vous viendrait malgré vous.

Lettre d'une vieille femme à son fils Antonin.

Seras-tu là pour les dix-huit ans de Rose en mai prochain ? Viendras-tu t'occuper du jardin et rafraîchir les maisonnettes d'oiseaux ? Je ne sais pas comment te le dire, mais je ne sens plus le vent, je ne vois plus le feu dans le fond du ciel et n'entends plus les enfants crier dans la rue. Il y a si longtemps que j'ai tourné ma langue autour de celle des fous, des vrais vivants ! J'ai presque oublié la fraîcheur des animaux et l'immensité des flaques d'eau aux yeux des fourmis. Il n'y a qu'à toi que je peux écrire ces choses. Toi qui ne te sens jamais obligé. Il n'y a qu'à toi que je peux dire que je suis seule, sans que cela provoque la pitié.

*

Qui n'est pas seul ? Qu'on lève la main, qu'on le montre, qu'on le déclame : vous, vous avez des amis, des connaissances, une famille, des collègues. Et puis quoi d'autre ? Un chat, une perruche, un chien, des voisins ? Plein de monde autour. Mais vous avez peut-être du mal à traduire les grands frissons de l'amour. Même à moi, ici, en ce moment, il vous est compliqué d'exprimer votre sentiment d'impuissance. Vous baissez les bras, abdiquez, laissez tomber. Ces choses se disent difficilement. Voilà. Vous, moi, avons compris cela. Nous restons interdits, muets, devant notre mystère. Rien ne pourrait manifester notre joie par la glace au caramel, sinon par notre joue qui se détend, ou révéler notre tristesse par la haine du monde, sinon par nos yeux embués. Heureusement que vous, moi, avons la bonne idée de nous faire un câlin en chuchotant combien je t'aime !

Votre joue, madame, parait endurcie. On y perçoit vos manques, vos inquiétudes, votre intransigeance. Un fleuve de désenchantement y coule sans même que vous le sachiez vous parcourir. Les vacances en bord de mer vous sont interdites. Sous les fards, votre joue a triste mine. Votre peine vous déjoue.

Vous n'êtes pas la seule à vous fortifier. Vous ne comptez plus les heures où votre propre rythme est occulté au profit d'une course sans fin. Nous sommes nombreux à subir la folie de la machine qui nous écorche tantôt un genou, nous arrache tantôt un bras ou rompt notre dos. Nous sommes une multitude à avoir pris les sprints en habitude dans cette course où la ligne d'arrivée n'est nulle autre que la mort. Il faut apprendre à nous détendre en activité – activité dites vous ? – j'avais aussi compris qu'il était nécessaire de nous reposer au moins une fois par jour pour quelques heures. Elles existent bel et bien ces heures. Mais comment nous débrancher d'une hyperactivité ? Comme si on demandait à une cuisinière électrique ayant surchauffé de ne plus diffuser de chaleur d'un seul coup. C'est physiquement inimaginable. Voilà ce qu'on nous demande. Et après ? Après, apparaissent les migraines, les maux de dos, les insomnies et leur cortège de malaises. Après, c'est la démesure, en réponse à l'outrance.

*

C'était une femme qui claquait les portes dans une démesure extraordinaire. Le son sec qui résonnait dans tout l'immeuble indiquait qu'elle rentrait ou qu'elle sortait. Le reste du temps, elle ne se laissait pas entendre. Elle disait bonjour et souriait par devoir, mécaniquement. Un soir d'été, une conversation a glissé, par inadvertance, de son balcon. Au ton, vous compreniez que la femme qui claquait les portes s'adressait à sa subalterne, et ce qu'elle disait n'avait rien de réjouissant. Ce n'étaient pas tant les mots qui offensaient, mais la manière de les dire. Quelque chose de subtil se faufilait entre les *si tu y arrives à temps,* les *tu ne comprends pas* et provoquaient des frissons de malaise. Cette femme claquait aussi des dents et ce claquage-là n'était pas aussi volontaire que celui des portes. Puis, un beau jour, elle n'a plus rien claqué : une ambulance est venue la chercher. Il semblerait qu'elle ait craqué. Excès de vulnérabilité.

Un groupe répète des pièces de Santana en face de chez moi. C'est irrésistible, ils jouent bien. Bien et fort. Je voulais faire un somme, mais n'ai pas d'autres choix que de danser. Cléa bouge ses oreilles, elle ne semble pas apprécier tout ce bruit. Je lui dis qu'au delà du bruit, il y a la musique, et que nous sommes chanceuses d'avoir accès à un concert gratuit. Nous n'avions pas prévu y assister, c'est d'autant plus festif. Puis la fatigue me gagne à nouveau. Je m'étends, je m'endors et je rêve d'un orchestre qui fait chanter des loups. Des loups blancs d'un bout à l'autre d'une prairie. Et je suis parmi ces loups.

*

Je pense à Jean Leloup, l'imprévisible, le farceur, l'incomparable talent. Je le revois danser dans sa vidéo maison. Il sait bouger en plus de tout ce qu'il fait d'autre. Si peu de musiciens ont appris à se mouvoir. Comme si cela ne les intéressait pas, ne les concernait pas. Ils se tiennent presque tous dans leur grand corps mou. Ils ne connaissent pas cette dimension considérable d'un spectacle qu'est le mouvement. Ils font dans le minimalisme encombré. Ils semblent désincarnés. Dans les airs, les musiciens et chanteurs. On voudrait aussi les sentir dans leurs cuisses, leurs pieds et leurs épaules. Comme Jean Leloup.

Jean Leloup me réjouit. J'aime son élégance de grand enfant encore loin de l'adolescence. J'aime son insouciance. Il pratique ses gammes avec acharnement, puis se présente à nous comme dans un salon familial, en proposant des pièces renouvelées qui l'étonnent lui-même. Son délire n'est qu'humanité.

Fête imaginée.

La fête est rose dans le petit jardin. En fait, il s'agit d'un grand appartement où le dehors plonge dedans, où fleurissent une multitude de plantes, où les canapés semblent avoir été déposés dans l'espace par des enfants. La pièce a une allure liquide, un bain de vin rosé dans lequel trempent les convives. Les fenêtres ouvertes donnent sur le concert des vagues, seule musique de l'événement. À première vue, la scène rappelle les films de Rohmer, mais les invités restent muets. Ils ne prennent pas la parole, ne cherchent pas à se plaire et ne se regardent pas forcément. De l'extérieur, tout cela parait étrange et rend mal à l'aise. Pourtant, dès qu'on traverse dans la zone de la fête, l'horizon n'est plus le même : tout est plus grand.

*

Humeur joyeuse.

Un midi je m'assois à l'extrémité de la table, à la place du père, d'où je peux voir mes semblables. J'ai une vue d'ensemble, un plan large. Des histoires sont lancées, toutes plus drôles les unes que les autres. J'ai l'impression que les intestins vont m'éclater. Me vient l'envie d'en raconter une que je laisse dans la penderie la plupart du temps. J'ai du mal à démarrer tellement je ris.

J'avais dû prendre une colocataire avec moi, une jeune étudiante qui entrait au conservatoire de musique, la fille d'une connaissance. Peu importe. Je ne pouvais assumer seule les coûts de ce grand logement. Je vivais une rupture amoureuse – ah ah ah ! je sais, ce n'est pas drôle, en principe je ne devrais pas rire, mais ah ah ah ! On s'en tord tous les boyaux autour de la table.

Cette jeune fille mettait un temps fou chaque matin à se doucher, à se laver les cheveux, à se les sécher et tout le truc. Cela m'embêtait puisque, au moment où elle accaparait la salle de bains, je terminais mon petit déjeuner et buvais du café. Et se produisait naturellement ce qui s'ensuit : j'avais envie.

Aller frapper à la porte verrouillée pour lui demander d'accélérer s'imposait. Le jet de la douche était trop fort pour qu'elle m'entende et il m'était impossible d'attendre plus longtemps. Une idée saugrenue me traverse alors l'esprit. Il faut mentionner que nous sommes en plein hiver et que j'ai quatre chats d'une même portée et deux litières pour subvenir à leurs besoins. Ces litières se trouvent dans la dépense adjacente à la cuisine. Froid de canard là-dedans ! Je ne m'en soucie guère. Coucou, mon beau tabby, m'y accompagne, curieux de tout. Incapable de soutenir son regard, je retourne vers la cuisine, maudissant mon inélégance et contractant mes sphincters. La douche coule encore. Si, au moins, ma colocataire en était au séchage ! J'hésite, mais ne peux faire autrement : je me précipite vers la dépense, Coucou à mes trousses. Sans protocole, je m'accroupis face à lui et m'exécute. Ses oreilles se dressent, sa tête se penche, son regard est perplexe. Pardonne-moi mon chéri, il était plus facile d'ouvrir la porte de la dépense que celle de la salle de bains.

Une autre ! La mère d'une amie d'un ami est mourante, ah ah ah ! je sais, ce n'est pas drôle, je ne devrais pas rire, mais ah ah ah ! Impossible de raconter cette histoire, nous en pissons tous de rire dans la grande litière adjacente à la salle à manger.

*

Je ne pouvais pas avoir de chat. Là où j'habitais, c'était interdit, les propriétaires n'en voulaient pas. Je n'en pouvais plus de vivre sans chat. La vie était triste sans félin. J'avais alors des fantasmes : en louer un pour quelques heures ou en attraper un dans la ruelle pour une séance de câlins. Les chats me manquaient, je n'y pouvais rien ; leur grâce, leurs yeux... je miaulais. Avoir un chaton rouquin aurait été le bonheur. Je me serais allongée à ses flancs et aurais ronronné avec lui. Oh ! personne ne s'en serait aperçu, il ne serait pas sorti dans le jardin. Pourquoi ne pouvais-je avoir ce chat ? Pourquoi mes propriétaires me le refusaient-ils, alors qu'ils toléraient le rat ?

« Ce n'est pas parce que la vie est plus facile que les gens deviennent meilleurs. » affirmait une dame de 82 ans à une étudiante, à l'occasion d'un reportage portant sur les différences générationnelles. Bien vu, chère dame. En disant « plus facile », elle réfère à la technologie, aux machines, aux trucs qui sont supposés nous faciliter la vie, et qui souvent nous la compliquent. Elle y préfère un temps autre, où les gens donnaient des nouvelles et écoutaient celles des autres. Écouter ? Un concept suranné. Elle trouve lamentable de voir ses petits enfants branchés continuellement, coupés d'elle et des autres et du monde. Elle se souvient de son temps à elle, où elle avait le loisir de s'ennuyer, et ce, malgré tout l'ouvrage à faire. Elle rêvait, imaginait un monde meilleur, avec des machines à repasser les pantalons.

Je ne savais plus quoi faire pour gagner ma vie. Il me semblait avoir expérimenté une multitude de choses qui m'avaient tour à tour intéressée puis lassée. J'eus alors cette idée inespérée : ouvrir un kiosque de vocabulaire. Je devais le présenter sous une forme qui ne choquerait pas, qui ne mettrait pas en évidence la pauvreté du langage des consommateurs, mais leur besoin d'exprimer quelque chose de précis dans la veine d'une idée, d'un sentiment ou d'une émotion. Mon premier client est arrivé l'air hébété et confus, se lamentant qu'il ne savait plus à quel sein se vouer.

— Vous avez plusieurs maîtresses ? lui ai-je lancé promptement, en regrettant aussitôt mon audace.

Il se demandait en fait à qui donner son vote. C'était un peu embêtant ; je n'étais pas là pour vendre des décisions mais du vocabulaire. J'ai lui ai donc demandé ce qui lui venait à l'esprit lorsqu'il pensait aux élections. « NPD, il faut que ça change. » NPD ? On pouvait changer sans se sentir obligé d'appuyer ce parti. Il m'était cependant impossible de l'affirmer. Je n'étais pas là pour vendre des opinions…

— Voyons cela, NPD et changement, dites-vous.

Ouais, ce n'était pas facile. Il me fallait sans doute répondre « nouveauté », afin de ne pas le contrarier. J'ai ainsi avancé ce mot sur mon comptoir, ce qui m'a permis d'en étaler d'autres à ses côtés, plus inattendus, ceux-là.

— Nouveauté, parenté, adolescence et insignifiance.

Devant son étonnement, j'ai dû lui expliquer qu'acheter des mots n'impliquait pas seulement de trouver des synonymes, qu'il fallait aussi travailler par associations d'idées et que, pour parler de nouveauté, il y avait lieu de se demander s'il s'agissait d'une vraie fraîcheur ou si l'on ne détectait pas une ressemblance quelconque avec ce qui existait déjà. Jusque-là, mon acheteur semblait d'accord. Il fut toutefois plus délicat de lui passer « adolescence » et « insignifiance ».

— Mais si ! Les adolescents transportent un vent de jeunesse.

Or, cette originalité n'est pas toujours signifiante, c'est-à-dire porteuse de sens, d'où l'insignifiance.

— Vous y allez un peu fort, il me semble, je suis confus.

La confusion était décidément un trait de caractère chez lui. Il acheta malgré tout à l'aveuglette ce que je lui proposai et conclut :

— Il est vrai que les changements ne signifient pas toujours quelque chose de précis. Je resterai conservateur.

*

Ces dernières heures, je me suis prise à penser que plus personne ne voulait se présenter aux élections, un peu comme tout artiste, dans ses pires visions, imagine une société sans manifestation artistique – qu'est-ce que je viens d'écrire ? Cela ne se compare pas. Il existerait encore des partis politiques, mais sans candidat, sans aspirant à leur direction ou à la députation. Aucun membre ne voudrait tendre vers l'odieux du pouvoir. Qu'adviendrait-il ? Certains imposeraient tout de même leurs idées, insisteraient pour le ralliement, menaceraient tous les autres, les obligeant à voter. Que verrions-nous émerger si tous résistaient à cette menace et ne voulaient pas de dirigeant ? On pense de suite à l'anarchie qui s'ensuivrait, avec un sourire en coin. Y aurait-il vraiment anarchie ? Pas forcément. Ne resteraient que les lois, lesquelles s'effriteraient peu à peu. Ne resteraient que les gens d'armes pour appliquer ces lois. Ne resterait que le soulèvement populaire pour manifester contre l'exercice de ce pouvoir outrancier, arbitraire. Ne resterait que la peur de ne plus jamais retrouver des gens qui aspirent à l'exercice du pouvoir.

Et sans arts, comment vivrions-nous ? Une journée sans musique, sans livre, sans cinéma, sans tableau ni sculpture est imaginable, mais deux jours d'affilée sans côtoyer Lisa Leblanc ou Haendel, Modigliani ou Vaillancourt, Cassie Bérard ou Louis Gauthier, parait insurmontable. Les arts nous accompagnent dans nos trajets, sur nos murs et nos écrans. Ils sont la distance nécessaire entre les événements et ce que nous absorbons de cette actualité.

Si nous n'avions plus accès aux arts, il ne resterait peut-être que l'effroi. Un effroi impossible. Une phobie de ce monde avec tous ses monstres, ses montagnes de chiffres et ses NIP. Comment ferions-nous face à la cruauté ? À nos horreurs personnelles, à nos horaires, à nos honoraires ? Nous n'aurions que la réalité sèche, sans appel, sans écho, de nos soucis et misères.

*

Anton Tchekhov. Je connaissais peu son œuvre. Ai vu un film portant son nom hier. Destinée remarquable, début de vie lamentable, entre la bigoterie et la violence de son paternel. Puis, plus tard, des études en médecine et la pratique de cette science pour faire vivre frères, sœur, mère, père. Toujours l'écriture en parallèle, des publications de nouvelles littéraires dans les journaux. Puis la reconnaissance d'écrivains contemporains dont celle de Tolstoï. Il se disait incapable d'aimer une femme, ça ne l'intéressait pas. Il avait beaucoup trop à faire. Au mieux, une épouse aurait pu remplacer sa sœur à titre de secrétaire, mais pourquoi en chercher une autre puisque le travail était bien accompli ? Raccourci : moi, je ne veux pas de secrétaire, puisque je n'ai pas de frère ni d'époux.

Et puis l'heure vient. On va et on arrive. Savons-nous seulement où nous sommes ? Avons-nous des gants, au cas où nos mains tomberaient sur un objet sec et tranchant ? Nous reste-t-il des cils pour prévenir les poutres dans l'œil ? Où est passé notre pull ? L'air s'est refroidi au travail.

Nous avons oublié le trajet pour nous rendre jusque-là, les barbelés le long de la voie ferrée, les trous sur la chaussée, les klaxons, les grimaces des gens accrochés à leur volant, les insultes, les doigts d'honneur. Comment arrivons-nous à surmonter la haine, à traverser les terreurs ?

*

Dans l'ordre des choses, il y a la semaine de quarante heures, les rapports à produire, les cheveux qui poussent, la peau qui se froisse, les déplacements, les expropriations, les expatriations, les malentendus, les abus de pouvoir, les itinérants, les maisons de retraite, les changements d'heure, l'union amoureuse, la désunion du couple, les retrouvailles d'amis, la pratique régulière d'un sport, l'adoption et l'abandon des animaux, les journées pédagogiques, le poivre, les épices, la malnutrition, les congés, le blanc, le rouge, la peur et le vinaigre. Il y a tous ceux que nous ne voulons pas voir : Lucien, le réparateur de cuisinière, qui n'a pas eu la vie facile, ceux qui sont dans la misère, qui ont perdu un bras ou qui sont sans tête, et tous les autres, nous, qui sommes absents, occupés à la guerre quotidienne.

*

Il y a quelque chose de désespérant dans cette folie du faire sous forme d'agitation. Non seulement épuisons-nous toutes nos ressources environnementales, mais nous sommes à bout de souffle, cherchant l'air. J'éprouve violemment ce rythme de nos vies que j'exècre. Je le maudis.

*

Nous serons là, rôdant autour des parcs, roulant non loin de la mer. Nous imiterons le chant des baleines, le miaulement des chats. Derrière des fenêtres conçues pour ne pas s'ouvrir, nous regarderons, las, nos ballons délaissés. L'air sera toujours semblable, reviendra en boucle dans nos gorges, sur nos bras. L'air sera un écho sans voix dans nos poitrines, et nous ferons comme si nous respirions. Nous serons là, à côté d'une table bien garnie, sourds aux appels de nos ventres. Nous ne sentirons pas la chaleur de juin sur nos nuques et les effluves de moisi d'avril ne seront plus incommodants. Nous serons là, photocopiés en séries noires, avec nos dents blanchies et nos yeux secs. Nous serons là, sans même nous en apercevoir, sans y être, à peine vivants.

*

Ces horaires sont une véritable terreur sur notre territoire intime, notre cartographie intérieure. Il faut passer outre, ne pas nous en laisser imposer, leur faire des pieds de nez. Amener les heures à des séances de yoga, d'acupuncture, de fête avec les amis ou la famille. Déjouer le temps et mettre chaque aube au défi de la gastronomie du rire, de la folie.

*

Ai revu une amie ancienne des jours se balançant entre l'enfance et ce qu'on appelle « la maturité », où nous jouions au théâtre de façon presque professionnelle. Elle fête ses soixante ans. Renouer avec elle et une autre de cette troupe est un bonheur inattendu. Nos racines communes sont fortes. Ce que nous voyons à l'air libre aujourd'hui est le fruit d'une traversée unique pour chacune. Cet arbre est magnifique et nous retournerons y jouer à la première occasion.

Jour de vote. Vers quoi me tourner ? Je ne veux pas dire vers qui. Je refuse de voter pour une personne. C'est trop sympathique. Trop sympathique et trop *glamour*. Autant voter pour le mieux habillé.

Voter pour des idées. Lesquelles ? On les dirait toutes formatées pour un moment éphémère, bien cadrées, et que, hors de ce décor, elles n'existent pas. Elles s'évanouissent et nous nous retrouvons devant la terreur du vide : les hôpitaux sur la liste d'attente, les institutions scolaires dans un cheminement d'enfants lents, l'environnement, en pleine crise d'asthme, les arts, quoi les arts ? on les aura oubliés pour des décennies à venir et qu'on en parle plus. Payants les arts ? Vous voulez rire ! Qui ? Édouard Lock ? Quelle tournée internationale ? Pas entendu parler. Ouais... le Cirque du Soleil, mais il n'y en a qu'un. L'économie d'abord : pure et dure. Dure surtout, voire sauvage. C'est avec de l'argent qu'on fait de l'argent. C'est aussi avec de l'argent qu'on provoque des catastrophes de tous ordres. Pas grave, c'est la vie ! C'est comme ça. La fatalité. L'économie et la fatalité comme valeurs ultimes. Ce qui compte, ceux qui comptent.

*

Nos larmes bleues sont devenues rouges. Elles sont apparues comme des îlots, puis comme des rivières, des lacs, des mers, ont dit les médias. Des larmes de joie. Nous n'en pouvions plus de ce gouvernement qui nous rendait tristes et nostalgiques. Retour vers la mer rouge, voyage organisé au bras d'une jolie petite famille, c'est ce qu'ils ont dit, je ne fais que répéter des propos. Une jolie petite famille dont le chef est jovial. Les journalistes le trouvent irrésistible : il répond à toutes leurs questions. Il sait d'instinct comment faire, comment plaire. La forme y est, on ne peut en douter. Reste ce qui viendra dedans. Nous sera-t-il fidèle ? Tiendra-t-il ses promesses ? Nous amènera-t-il avec lui à Paris prochainement pour parler d'environnement ? L'emballage est tellement beau que l'on craint un peu pour le cadeau.

Une femme rigole dans le métro. Elle regarde autour d'elle et semble s'amuser de tout. Une espiègle probablement. Son œil est noir, comme ses cheveux. Sa bouche esquisse toujours un sourire. Elle vient de changer d'expression, elle devient plus grave, plus seule. Elle a baissé la tête, la relève. On la dirait soudain sur le point de pleurer. Puis elle revient au rire, comme dans l'élan d'engager la conversation avec son voisin ou de se mettre à dessiner avec la petite fille tout près d'elle. On la devine prête à tout, on s'en éloigne, on se méfie. Si elle nous abordait ? Mais on n'a rien à lui dire. Les vrais vivants nous rendent circonspects... Elle s'en va. Dommage, elle était attachante.

*

Un homme est stationné au pied de l'escalier du métro Rosemont. Il tient des pancartes. Je passe vite en souriant. Je sais, c'est indécent. Je veux seulement lui rappeler qu'il existe, qu'il est bien là, parmi nous, autant que vous et moi. Son expression frôle la détresse. Sur l'un de ses cartons il est écrit sans abri. Sans abri, lui ? Je le regarde, je le reconnais. C'est l'homme de la billetterie, de l'épicerie, l'assistant dentaire. Je l'ai déjà vu au travail, il ne semblait pas si malheureux. C'est l'homme de la rue, pas dans la rue. Pourquoi ne travaille-t-il plus ? J'aimerais m'arrêter pour lui donner une ou deux pièces, mais mon métro arrive. Je passe le tourniquet, manque le métro et le sans abri.

*

Certains nous tendent la main alors que nous n'en voulons pas. D'autres nous invitent et nous hésitons à joindre leur fête. Ils nous semblent distants depuis plusieurs mois. À notre tour, nous voulons donner notre temps ou notre sang à quelqu'un dans l'infortune d'un événement, mais il nous tourne le dos. Quoi faire ? Aller vers une autre personne avec qui il y a correspondance : il se trouve qu'elle a précisément besoin de ce que nous pouvons lui donner. Nous sommes trop nombreux à présumer que les gens convoitent ce que nous avons dans les poches. La plupart du temps, cela ne les intéresse pas. Souvent, pour secourir quelqu'un, il faut être prêt à offrir ce que nous n'avons pas. Et à notre grand étonnement, nous le trouvons.

*

Ne me demandez pas son nom, je ne l'ai jamais su. Françoise peut-être, ça lui irait bien. Nous avons tous la fortune d'en connaître au moins une à qui nous aimerions dire ceci : J'ai oublié de vous remercier d'être là, à nous soutenir, à regarder par-dessus notre épaule pour nous souffler la bonne réponse, à vouloir pour nous, avec nous. Merci de nous consacrer tout ce temps, ces précieuses heures où vous auriez sans doute eu des courses à faire, un repas à préparer. À vous voir, vous donnez l'impression que nous sommes ce qui importe le plus pour vous. Sous votre regard, nous existons.

Lorsque le ciel a le teint gris, nous avons l'habitude de dire que nous n'y pouvons rien, que c'est ainsi. Cette fatalité nous allège du poids des choses, mais nous restons consternés. Au fond, nous sommes concernés par ce mauvais temps. Il n'est pas nécessaire de mâcher le discours écologiste pour comprendre que la nature est saturée, qu'elle déborde, étouffe, s'enfonce, s'emporte. Elle n'a rien contre nous, elle n'en peut plus. Son humeur changeante exprime son irritation, voire son mal de vivre. Ses yeux cernés et ses joues creuses ne témoignent guère des nuits blanches à veiller sur nous, mais des fêtes perpétuelles où nous la prenons contre son gré et la remplissons d'explosifs. Nous lui imposons d'absorber sans relâche une multitude de gaz qu'elle nous recrache à la figure. Tout cela pour être « ouverts » jour et nuit, pour produire sans arrêt, pour satisfaire nos caprices de consommation, pour faire comme si nous n'étions pas interdépendants d'elle. Notre rythme de vie à fendre l'âme nous excuse de tout et nous dispense de certaines responsabilités, dont celle d'assumer notre nature.

*

Le documentaire *Demain* ne m'a pas intéressée au premier coup d'œil. Sa bande annonce m'ayant paru racoleuse, je me suis méfiée du « produit ». À tort. Fort bien structuré, ce film présente des gens qui agissent pour contrer la catastrophe écologique déjà amorcée. Pas d'apitoiement, mais une grande force d'action et de mobilisation citoyenne sous forme d'agriculture à petite échelle, de monnaie parallèle, de réseaux d'achats. Tous ces gens qui, de l'Afrique, qui de l'Inde ou des États-Unis ont commencé à agir là où ils sont, geste après geste, dans un engagement qui donne envie de faire quelque chose là où nous sommes. Ce documentaire emprunte la forme de son propos : simple, direct, en montrant différentes façons de nous y prendre au quotidien. J'en suis sortie stimulée et motivée pour entreprendre quelque chose. Comment ? Où ? Avec qui ?

*

Au fond, nous avons besoin de peu. Si nous aimons tant les vacances à l'extérieur de notre lieu habituel de vie, c'est entre autres parce quelles nous ramènent à l'essentiel : quelques vêtements et affaires de toilette, des espaces pour dormir et manger, et le reste pour trottiner dans les prés. Notre nature est simple, mais il faut du temps pour la retrouver. Elle est enfouie sous un amoncellement d'heures à tenter de faire fonctionner les outils de communication qui régissent nos vies et à chercher du financement pour nos vacances.

*

Nos vies se résument à peu. Après avoir dormi, mangé, travaillé, fait l'amour ou baisé – selon l'approche –, brossé nos dents et nous être entraînés au sport, il ne reste que les déplacements et les soupers entre amis ou en famille. Les plus chanceux feront l'amour et les plus heureux rêveront, imagineront le monde avant de s'y lancer tête la première ou cul par-dessus tête ou à corps perdu, selon leur nature. Tous les autres attendront, assis devant leurs multiples écrans, espéreront bêtement leurs vacances, un peu d'été, quelques végétaux issus de leur jardin, puis rien. Il y aura le vide dont ils ne sauront pas quoi faire. Le vide et des appareils. Le vide et des apparences de plein. Sans jamais de plénitude. Je préfère le vide de l'illusion, celui des images qu'on s'invente, du cinéma maison, avec des musiques initiées par le vent, dans les arbres, par le bâillement des animaux, ceux-là !

J'en créerais des espèces juste pour le plaisir de les voir bâiller. On dirait un sourire. Les animaux me font du bien. Il n'y a pas de filtre entre vous et eux. Il n'y a que regard, observation, amour, lorsque nous partageons la vie. Avec un chat ou un chien, un oiseau même, tout est toujours réinventé et sans conditions. On se fait des câlins et on joue. Avec eux, l'affection n'est pas une marchandise. Une friandise, parfois.

Faire comme si le coût des aliments était resté le même, comme si nos salaires augmentaient, faire boire nos voitures insatiables, comme si le pétrole ne représentait aucune menace pour l'environnement, consommer des plats, des manettes, des objets, des trucs emballés dans des plastiques, faisant mine d'ignorer de quoi ils sont faits. Acheter des vêtements bon marché, convaincu de faire une bonne affaire et ne pas voir que des enfants travaillent vingt heures par jour dans des conditions intenables pour les confectionner. Prendre l'avion machinalement, comme si nous ne savions pas ce qu'il déverse dans l'air. Être branchés sur tous les réseaux sociaux et papoter à l'infini, comme si nos heures n'étaient pas comptées.

*

Lâcher tout. Laisser tomber notre visage, couper nos cartes d'identité, ne plus avoir de nom. Annuler nos abonnements à notre façon de penser et de faire. Ne plus faire, mais agir sans modèle, avec pour seule obligation de répondre à notre secret, à notre promesse. Oser la radicalité. Cesser net de calquer, de suivre, et ne pas s'en défendre. Oublier de nous demander si nous avons tort ou raison puisqu'il ne s'agit pas de cela. Lorsqu'il est question d'être et de vivre, il faut trouver le courage de tout lâcher pour éprouver l'essence du vide.

*

Je me demande parfois où j'ai mis ma tête. Comment tout lâcher lorsque tout est à faire continuellement et sans répit ? C'est impossible. Les taxes du il faut me tyrannisent, m'obligent à répondre à des messages – mes étudiants, quand même, je ne peux les laisser tomber une veille d'examen –, des photocopies à faire avant la semaine prochaine, sinon, ce sera encore plus stressant à la dernière minute – les machines sont capricieuses –, des lectures, des formulaires, le sport – heureusement qu'il y a le sport, mais cela reste une chose de plus sur la liste –, et des soins pour l'entretien de la mécanique : acupuncture et physio, à l'occasion, sans compter les attentions délicates pour les yeux, les cheveux, les cors aux pieds. Tout cela est sans fin. Desserrer la prise sur toutes ces choses à accomplir : une utopie. Il me semble qu'il faille aller au-delà d'elles et je sais d'expérience que ce n'est pas la bonne façon de m'y prendre. Je repense au « traverser » de Christiane Singer. J'en suis la piste, mais passer d'un côté à l'autre n'est pas suffisant. Se laisser traverser, voilà ce qu'elle dit vraiment. Chez les bouddhistes, quand on demande comment faire, on nous répond : fais-le. Simplement. Un traversier nous attend.

En vacances au Bas-Saint-Laurent, je me demande : est-ce le fleuve ? est-ce la mer ? Difficile à dire avec cette brume. Ce pourrait tout aussi bien être un étang, quoique le sel et la fraîcheur de l'air... Au delà du fleuve, un océan fait entendre sa musique, et nous savons que son écume est à nos pieds, que l'atmosphère est faite de rêves. Sa couverture de brouillard aux contours indéfinis sait nous border, sans nous rassurer, ni même nous raconter d'histoires. Puisque les rêves sont au delà des histoires, insaisissables figures qui nous transportent d'une plage à l'autre. C'est un destin de coquillage que le nôtre. Les sons marins que nous émettons percent parfois les vapeurs de l'air pour devenir chants.

*

À midi pile, je vois un homme nu sur la plage, à l'abri du grand vent. Il attend, les sens aux aguets, sans parasol, sans crème solaire. Tout ce qu'il consent à protéger est sa tête. Il porte un chapeau de paille qu'il retient d'une main. Le corps fixé à l'horizon, il se laisse dorer au soleil, sans arrière-pensées, oubliant même qu'il attend. Vivre dans cet état lui est inhabituel, il ne connaît pas l'infini. Ce qui se présente à lui ne peut pas se dire ni se penser : il disparaît sous les traits du soleil, la mer le boit, le sable l'avale. Des pêcheurs le retrouvent au large des côtes, intact, son chapeau en moins. Ses yeux marron sont devenus bleus.

*

Mourir complètement vivante, mon idéal ! Mourir éveillée, agrandie par l'air, par l'eau qui m'entoure. Revenir à mon lieu d'origine et m'étendre sur le sable. Attendre que la marée monte et me laisser amener par ses vagues. Ne surtout pas résister. Mourir les yeux grands ouverts, en regardant le ciel se confondre avec la mer. Ne plus chercher à les distinguer l'un de l'autre. Et faire comme si j'avais toujours vécu ainsi, en me laissant emporter. Je pense parfois à la mer en ces termes.

*

Je viens de quitter le bord de mer. J'arrive dans une région qui m'est étrangère. Ici, l'alphabet ne se détache pas de la même manière que dans le bleu et l'azur.

Il a un caractère plus définitif, plus direct. On dirait une vigne. Il y a la promesse d'une récolte. En fait, ce n'est pas tant l'alphabet que la calligraphie dont l'aspect n'est plus le même. Les lettres se détachent plus nettement qu'avec le turquoise. Je devrai m'y habituer, cela ne va pas de soi. Cette teinte foncée de ciel de fin de journée m'intimide, me donne l'impression de graver les mots directement dans un livre, sans les avoir relus, chantés, corrigés. Serai-je à la hauteur de cette nouvelle plume ?

Tout juste après l'aube, je le vois de ma fenêtre, un enfant refuse d'entrer à la garderie. Il chigne, pleure, crie, se défend, n'accepte pas d'y être laissé toute la journée.

Nos mots sont des petits que nous laissons au jardin d'enfants le matin et que nous reprenons le soir. Ils nous permettent de dire autrement ce que le langage fonctionnel des grands ne connaît pas. Nos mots ne sont pas des formules apprises, des proverbes ou des dictions. Après avoir joué toute la journée, ils se renouvellent et nous arrivent en bouche, frais, parlent de leurs amitiés avec d'autres petits, et cela nous émeut, et cela nous fait rire. Même s'ils voulaient tout nous dire, nos mots ne le pourraient pas. Ils s'en tiennent à l'essentiel, font entendre les silences qui se glissent entre eux. Ce que nous percevons est d'un autre ordre. Dans notre langage, nous pourrions le nommer désordre. Un désordre joyeux.

*

Je talonne un mot depuis quelques jours : folliculine. C'est joli. Ça me rappelle ma professeure de bio en quatrième secondaire. Je me souviens avoir été fascinée par la terminologie de cette matière que j'avais du mal à retenir, surtout celle rattachée au corps. Or je ne connais pas l'étymologie de folliculine.

J'imagine un chat qui porte ce nom. Il ne pourrait faire autrement que d'être heureux. Folliculine, viens ici ! Il pourrait tout aussi bien être mâle que femelle. Un insouciant.

Follicule, je me représente un sujet ou un objet animé, forcément léger, façon plume, aérien, un peu fou, insaisissable. C'est tout jaune, tout jeune, pimpant. C'est un mot qui vient d'un seul bloc et ne peut se décomposer. Il faut le dire sans hésiter, sinon il pourrait devenir une menace de varicelle. Il est désinvolte et joyeux, comme des confettis ou un mariage d'oiseaux. Sa surface est lisse et son odeur fait revenir à ma mémoire les œufs, les échalotes, la mayonnaise (avec une quantité généreuse de citron). S'attarder sur l'une de ses syllabes pourrait évoquer un médicament traitant une maladie grave et rare.

Ou bien, ce pourrait être le nom d'une autoroute, Folliculine 103, sur laquelle on pourrait rouler en toute sécurité. Pas d'hésitation, pas de folie meurtrière. Peut-être quelques accidents sans grands dommages, sans paralysie, sans trop d'augmentation de la police d'assurance.

Folliculine : un insecte très gros et coloré, aux extrémités pointues, de forme asymétrique, qui voltige en serpentin, rarement fatigué, imprévoyant, qui ne pique pas, mais mord doucement au passage, au gré des vols.

Il serait bien sûr plus simple d'ouvrir un dictionnaire pour en trouver la définition, mais je déferais le plaisir que j'ai à continuer de lui chercher un sens.

Les répétitions me tuent. Celles des cours, des consignes, même écrites. Une classe entière qui s'obstine pour un demi-point sur vingt dans un examen : « La question était mal posée. » Ils n'en comprennent pas les mots ni la syntaxe. « C'est pas comme dans nos notes de cours ! » Dans ces circonstances, leur expliquer que, justement, l'exercice vise à vérifier dans quelle mesure ils ont assimilé la matière n'est pas une raison acceptable. « Oui, mais dans nos notes de cours... » Ont-ils saisi ce que je viens de leur dire ? Ils ne veulent rien entendre. « Nos notes de cours... » Argumentation, colère : « Il n'y a que deux personnes qui l'ont eue bien, la réponse ! » Raison de plus pour croire qu'elle était compréhensible.

Certains ne présentent pas leurs travaux et veulent négocier une note. Un note pour évaluer rien. Des enfants chigneux, peu habitués à ce qu'on n'apprécie guère leur manque d'efforts et d'assiduité, incapables de s'exprimer clairement, sauf pour revendiquer des points, et encore... de façon limitée. Des qui parlent en même temps que la voix devant, la mienne, et qui s'étonnent de se voir mettre à la porte après de nombreux avertissements. Des caprices, des exceptions, des j'avais compris que. Des petits.

*

Dans l'un des derniers films de Godard, *Adieu au langage,* un personnage dit : « Les mots, je ne veux plus en entendre parler. »

Boucler mon dernier cours en communication à vie en reprenant cette ligne éblouissante serait quelque peu déstabilisant pour les étudiants, mais refléterait, ô combien, un réel sentiment. « Les mots, je ne veux plus en entendre parler. » : mon épitaphe de l'enseignement.

Un écrivain pourrait lui aussi créer un merveilleux coup d'éclat avec pareille affirmation. Après il serait condamné à ne plus accepter les invitations pour faire la promotion de ses livres. Encore faut-il être connu et reconnu depuis un moment pour oser cela.

Puis à quatre-vingt-cinq ans, Godard peut se permettre de dire ce genre de chose. Il m'a toujours un peu énervée, celui-là.

Je cherche une porte pour entrer quelque part. J'ignore où. Je sais que je dois être comprise dans un lieu. Cela peut paraître ésotérique, tant pis. Il n'y a pas de poignée, aucune prise pour attraper cette porte. C'est embêtant. Je sais aussi qu'il vaut mieux ne pas trop y penser : oublier. Plus je me dis cela et plus j'y pense. C'est même devenu une obsession. Alors j'accepte d'y penser, de l'écrire, de faire corps avec cette porte dont la surface est lisse, jaune et noire.

Entrer quelque part implique de laisser à la porte un certain nombre d'idées préconçues, d'autant plus s'il s'agit d'une galerie. Je m'abstiendrai de vous parler des expositions de Serge Fisette et de Jean-Pierre Legault que j'ai vues un jour chez Joyce Yahouda. Je pourrais décrire les tiroirs de l'un et les photographies de l'autre, mais je ne le ferai pas. Cela ne servirait à rien puisque ce que je veux dire ne relève pas de l'image. Je n'avais pas visité de galeries depuis un bon moment et je voulais voir. Malgré l'affluence, ou peut-être grâce à elle, je suis entrée libre dans cet espace. Mes cataractes mentales ne me gênaient plus. J'ai eu le privilège d'avoir accès à quelques œuvres, l'impression de saisir ce qui leur avait donné naissance : leur lieu d'origine. J'ai quitté la pièce avec une brèche ouverte en plein centre du corps. Si je connaissais mieux la grâce, j'oserais peut-être affirmer que c'est elle qui m'a touchée.

*

L'autre soir, j'avais dix-sept ans. J'étais neuve et légère. Je circulais parmi les invités d'une fête improvisée chez le sculpteur André Fournelle. J'en connaissais quelques-uns alors que d'autres m'étaient inconnus. Nous faisions simplement connaissance. J'ai aimé être en présence de ces gens épris d'art. Il me semblait être à Montmartre, dans le dix-huitième arrondissement, au Bateau-Lavoir. J'étais entourée d'artistes et d'intellectuels curieux, emmenant et relançant les sujets, avec l'intrépidité des petits animaux. Ceux qui ne se laissent pas prendre dans des lieux clos. J'avais moins de vingt ans, des points de vue frais dans l'assiette et je me régalais.

Je n'ai pas terminé l'exploration du verbe entrer. Il implique trop pour m'en tenir à une forme d'anecdote. Entrer met un terme à la séparation et donne accès aux plantes, aux animaux, aux humains, aux objets, aux mers, aux nuages, aux planètes, au soleil. Or, ce n'est que très rarement définitif, puisque nous ressortons très vite la plupart du temps.

Depuis que j'enseigne, je vis en deux modes : mono et stéréo. Le stéréo m'épuise, mais me grise. En dehors de ce canal scolaire, j'arrive peu à fréquenter la société, même mes amis. Après avoir enseigné, je n'ai plus rien à dire. Je deviens mono. Après avoir écrit, je reste seule. Mes amis me manquent autant que le temps pour les voir. En société, je suis devenue insupportable pour mes prochains. Je ne bois pas – ce qui signifie pour la plupart : ennui –, je rentre tôt, et à la fin, je les embête. Je ne devrais plus sortir.

On commente parfois mes habitudes, tout en s'efforçant de rester poli et respectueux. Certains disent : « Même pas un verre ? Juste un petit verre... ça ne peut pas te faire de tort. » D'autres me plaignent parce que je dois forcément trouver cela ennuyeux. Dans les faits, c'est moi qui les saoule. J'ai aussi coupé ma consommation de chocolat.

Mais pourquoi ? Je me vois forcée de répondre que j'ai frôlé le désastre à force d'être privée de sommeil. J'ai eu mal de fatigue dans les os et les articulations. J'ai été si déprimée que plus rien ne me faisait vraiment plaisir. J'ai perdu la mémoire. C'est l'âge, a-t-on affirmé. Il me semble que c'est l'âge ! Pourquoi, alors, je ne cherche plus mes mots depuis que j'ai recommencé à dormir ?

Voyez-vous, depuis que je ne mange plus de chocolat, que je ne bois plus et que je rentre tôt, je dors. Il me semble que je n'enlève rien à personne. C'est ma façon d'être en vie. Parce qu'avant, au temps de mes insomnies, j'étais en état avancé de survie. Au moins je dors, même si c'est en mono. Il vaut mieux être reposée en mono qu'épuisée en stéréo, cela ne se discute pas.

Puis il y a autre chose, le silence m'est devenu précieux. Je m'exerce au creux entre l'inspiration et l'expiration. Mes oreilles s'affinent et se dressent pour devenir témoin de cet instant, lequel s'agrandit parfois et s'étend pour un temps qui n'appartient pas à celui connu des secondes ou des calendriers. Cet instant se transforme en espace qui ne peut se mesurer à quelque chose de connu. Seuls les plus grands moments d'intimité avec un être cher m'ont parfois amener au bord de cette vacuité. Pour le moment je m'y aventure seule, sur la pointe des pieds.

*

Nous avions pris rendez-vous pour ne rien dire. Un fantasme que nous avions depuis longtemps. Arrivés tous les deux avant l'heure, nous étions pressés de faire silence. Je regardais tes mains et toi mes joues pendant que je rougissais. Ta respiration était courte, tu souriais nerveusement. Nous avions du mal à nous détendre. Nos regards s'échappaient par les fenêtres et nos corps nous embarrassaient. Nous en avons ri. Vers quoi nous tourner ? Sans prévenir, un autre malaise a surgi : tu as pleuré. Je ne savais pas que tu étais triste. J'ai voulu presser ton bras, mais nous avions convenu de ne pas nous toucher. Je m'inquiétais pour toi. Il était impossible de nous taire, ce silence-là était trop bavard.

*

Il est triste de voir des gens perdre tant de temps pour aller faire leurs courses sans faire leurs courses ; les sentir nier leur maladie et leur besoin de soins ; les écouter s'exprimer pour ne rien dire ; les regarder remplir des formes en colorant le vide. Ils semblent continuellement chercher des étoiles pour décorer leurs cahiers, mais rien ne les rassure. Par milliers, de beaux grands enfants fatigués pour qui il pourrait être nécessaire d'apprendre à écouter.

J'ai longtemps cherché l'équilibre sur les balançoires de plusieurs quartiers. J'ai compris depuis peu qu'il existait en dépit de tout. De l'intérieur, tout me semblait continuellement démesuré. Rien ne déforme plus qu'une sensibilité exacerbée. Ma perception a basculé un jour où j'ai aperçu mon reflet dans une vitrine alors que je me baladais en pleine rue commerciale. La marche n'était-elle pas une série de déséquilibres ? Ce constat étrange m'a du coup libérée d'innombrables précautions que j'avais l'habitude de prendre pour tout et pour rien. Par exemple, marcher sur la pointe des pieds : le moyen le plus sûr de perdre l'équilibre.

*

L'harmonie, elle, est rare et furtive. Elle refuse de se laisser prendre au jeu des musiciens médiocres. Elle envoie à l'occasion promener les accords qui servent ses règles, s'arrête net au milieu d'un concert, déconcerte l'assistance. Impitoyable, sa loi éjecte de la scène ceux incapables d'ajuster leur instrument, ceux qui n'écoutent pas, qui jouent seuls et ne travaillent pas dans leur chambre avant de se tenir face aux autres joueurs. L'harmonie disqualifie aussi ceux qui imposent leur interprétation sans être chef d'orchestre. Quoiqu'on en pense, sa musique n'est pas mièvre, et ses variations, rarement hasardeuses.

« Veuillez, monsieur, ne pas nous imposer une forme de bonheur qui n'est pas le nôtre. » Tel était le mot qu'un pacha algérien destinait à un gouverneur des colonies à la fin du XIXe siècle. Lire cette citation tirée de *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies*, de Christiane Singer, m'entraîne dans un état de jubilation. Je sors papiers et crayons pour me livrer à une période intense d'arts plastiques et dessine un ensemble de citoyens qui dépêche ce message à une institution ou à un gouvernement. Je me réjouis de l'occasion d'exprimer pareille chose à quelqu'un qui sait toujours mieux que moi ce qui me convient. Les vendeurs de chaussures, d'assurances, d'écrans, les chasseurs de têtes, tous les imposteurs du monde tombent dans le vide jusqu'à la fin des temps. Ceux qui parlent à ma place se taisent enfin. Lorsque que je prends la parole, je ne reconnais plus ma voix.

*

J'ai refusé récemment de céder ma place à un homme avancé en âge qui montait dans le bus 197, sur Rosemont. Il est arrivé avec un air ronchonchon, une allure qui ne me plaisait guère. J'étais sur

un banc isolé, souvent convoité par les gens qui ne veulent pas s'asseoir derrière. Je dois préciser qu'il y avait beaucoup de places libres dans ce bus. Mais lui, le vieux, voulait précisément la mienne. Il me regardait de façon autoritaire et méprisante. Il insistait. Je le dévisageais et balayais ensuite du regard tous les sièges vacants. Il ne voulait rien entendre. Celui-là revendiquait sa vieillesse, il va sans dire. Et moi je ne bronchais pas. Malgré sa valise à roulettes et ses autres sacs encombrants, une femme lui a cédé sa place, une bonne âme.

Après s'être assis, il continuait de me regarder d'une façon qui semblait chercher à me culpabiliser. Un air de dire : « Vous me devez tout, je vous déteste, vous êtes méprisable. » Après, je me suis demandé si j'avais bien fait de résister à son mépris. Sans doute l'ai-je renforcé. J'aurais peut-être dû lui dire : Il me ferait plaisir de vous laisser mon siège, mais vos manières rebutantes m'empêchent de le faire.

Il est finalement descendu au même arrêt que la bonne âme, sans égard pour elle et tous ses paquets. J'ai souvent repensé à cet homme détestable les jours qui ont suivi cet événement. Sans doute ai-je été trop dure avec lui, mais lui céder ma place aurait pu vouloir dire que je cautionnais son attitude antipathique. Or ne pas la lui offrir avait peut-être été un affront inutile. Quelle aurait été la façon la plus adéquate d'agir dans ces circonstances ? Ce grognon est sans doute très malheureux pour en arriver à se manifester ainsi dans un autobus. Mais le malheur justifie-t-il d'en faire payer le prix aux autres ? Aurai-je pu adoucir cet homme en lui chantant le plaisir forcé de lui proposer mon banc ?

*

Je ne cesse de reprendre le fil des gestes posés par des gens connus ou rencontrés. Des gestes qui ont tout changé. Je revois ma mère courir chez ma tante, un soir de pluie, allant chercher des herbes salées pour soigner mon entorse à la cheville. Elle voulait que je puisse participer à un spectacle que nous avions ardemment préparé durant des lunes, à la polyvalente. Je respire le parfum de cet amoureux, penché sur sa belle en pleurs, dans le métro, qui pose la main sur son front. La douleur de cette fille me reste inconnue, mais je sais que les doigts de son ami la rattrapent au dernier moment. Je ressens la joie du public des Rita Mitsouko, venu écouter Catherine Ringer esseulée, qui revient sur scène après le décès de Frédéric Chichin. J'entends la planète applaudir, le 4 novembre 2008, lorsque les États-Uniens élisent Barack Obama. Je me réjouis des propos de Christian Bégin qui affirme, dans une émission branchouillée, qu'il est tout aussi nécessaire de supporter les créateurs sous les projecteurs que ceux qui resteront dans l'ombre. J'embrasse tous ces gestes qui nous sauvent de l'ignorance.

*

Certains êtres nous font considérer les choses de façon nouvelle. Il suffit de les regarder se mouvoir ou ne rien faire pour se demander d'où ils viennent, qui les a engendrés, leur lignée. Ce sont des hommes ou des enfants, des bêtes ou des plantes, un bouleau. Sa manière de pencher la tête et de laisser ses feuilles s'agiter au vent tranche avec ce que je connais des arbres. Cela m'emmène à penser à ce qui est beau et fait du bien : les animaux, les fleurs, la neige, les vagues sur l'eau, la peau de l'orange. Je contemple aussi tout ce que l'humanité fait de ses mains, y compris les séries industrielles. Y compris le motif du bois sur le plancher flottant ! Il faut bien que quelqu'un les confectionne ces chaises, ces bibliothèques, ces luminaires. Sans compter ceux qui mettent la nourriture dans les sachets, qui la vende, qui l'exporte. Ou ceux encore qui cultivent la terre. Bien sûr, le pire et le meilleur se font et se défont. Seul reste le labeur prodigieux des gens.

*

Human, conçu par le journaliste de l'ouvrage *La Terre vue du ciel* est un film en trois fragments d'une heure qui présente des femmes et des hommes de différentes origines. On voit leur bouche, leurs yeux, leurs joues en gros plan. Amers, joyeux, déchus ou en colère, ils nous regardent droit dans les yeux et nous questionnent : Pourquoi ? Pourquoi avez-vous fait cela ? Ils ont perdu père, mère, enfants. Ils se sont durcis ou n'arrivent plus à fermer les yeux, même la nuit. Ils ont peur d'être agressés durant leur sommeil.

Certains ont trouvé des moyens pour protéger leurs proches dans les pires désastres, tandis que d'autres se sont enfuis loin, jusqu'à ailleurs, jusqu'à seuls. Un nombre indéfini ne comprend pas la guerre et la font malgré tout. Plusieurs d'entre eux comprennent l'amour, mais ne le font plus. Quelques uns ne semblent plus savoir qui ils sont. Une femme a dit ne pas saisir pourquoi elle est vivante, après avoir perdu tous les siens. Pourquoi ? questionne-t-elle. Une autre, violée par des khmers rouges, les jambes attachées aux arbres, en est restée dévastée. De la haine. De l'amour aussi. Un agriculteur trime très dur et ses terres le rendent visiblement heureux. Un couple est amoureux depuis soixante ans : des regards remplis de bonté, d'indulgence. Des sourires, des joies simples.

Quant aux frayeurs, elles resteront au fond des ventres, au fond des yeux de ceux qui se livrent et nous questionnent. Et même si les frayeurs restent, l'amour, lui, continue.

Pourquoi écrire quand il y a tant d'autres choses à faire, à penser, à organiser ? Quand les livres sont encore dans les cartons qu'il faut trouver, défaire, et que la tête, le corps sont investis dans le décor à remonter. Nouvelle représentation, acteurs inconnus, promesses de territoire à conquérir. Des rideaux d'arbres devant mes fenêtres, des enfants qui chantent dans la rue, des oiseaux à leur trousse, des marteaux qui improvisent une musique électronique. Le temps qui roule en douce et protège les petits arrivant à l'école. L'odeur de pipi qu'exhale une plante à chaque juin. C'est l'été. J'arrive quelque part.

*

Voler du temps au temps, une expression qui convient bien au geste d'écrire. Arracher quelques minutes aux longs trajets en transport en commun, aux avant-midis chargés, aux soirées déjà grugées par les appels et les missives électroniques. Faire vite, le temps passe, impitoyable, et l'écriture ne peut attendre longtemps. Écrire implique d'écrire vraiment. Prendre les choses en main, se rendre disponible à tout moment pour voir. Laisser les choses nous atteindre.

Un mouvement qui va à l'envers du monde, l'un des plus provocateur. Parce que partout, on nous oblige à tout laisser rebondir sur nous, à ne pas nous laisser toucher par ce qui advient. La porosité est proscrite. La morosité est prescrite. Et le temps, compté. Je devrais dire « comptabilisé ». Il est compté dans la mesure où on le compte. Lorsqu'on ne le compte pas, il s'efface pour nous laisser respirer.

*

J'ai oublié ce que je voulais écrire. J'étais certaine que je m'en souviendrais et je ne l'ai pas noté. Je devrais toujours avoir un pense-bête avec moi. La plupart du temps, lorsque me vient en tête une idée furtive, elle s'efface comme une piste dans la neige, laquelle semblait pourtant certaine et fiable. Puis je me laisse distraire par une feuille jaunie, seule, accrochée à un érable ; par un lièvre qui va de-ci de-là à travers quelques souches ; par la forêt entière. Plus tard, lorsque j'arrive à la clairière derrière la maison, je m'aperçois que je me suis égarée dans les sentiers pourtant habituels.

La piste est là-bas, quelque part, non loin. Je devrais refaire le parcours, tenter de me souvenir d'où je suis partie. Je revois une épinette ébouriffée par des vents forts, je l'entends murmurer dans un filet de voix. Elle répond à quelques lignes que j'avais déjà écrites, elle poursuit le texte. Cela m'arrive parfois : j'écris un fragment qui pourrait être bouclé et qui se prolonge en une suite que je n'avais pas vue venir. À ce moment, si j'erre n'importe où dans la forêt, je perds la trace de cette voix. Que m'a-t-elle dit celle-là ?

*

Écrire. Des ouvrages de recettes pour faire...

des recettes. Des livres de menus pour toutes les occasions. Des choses qu'on pense qu'elles seront lues. Et elles le seront. À force d'en entendre parler : « Il faut lire... » On en parle, parle, parle... quitte à ne rien dire. Parler comme on souffle sur des bulles. C'est léger et sans conséquences autres que la consommation : « J'ai lu. » « Et puis ? » « Pas mal. C'est drôle, divertissant. » On dirait des croustilles et du *Baby Duck*. Ça roule comme de l'eau sur le dos d'un canard. Ça vend, ça achète. Nous avons tous compris le principe. N'allez pas croire que les histoires racontées ne sont pas graves. Elles le sont. Elles sont graves et terribles, voire même terrifiantes. Elles se déroulent souvent ailleurs : les auteurs veulent faire rêver. Remarquez : j'écris auteurs et non écrivains. Il y a peu d'écrivains mais beaucoup d'auteurs. La différence entre les deux ? L'un cherche à penser tandis que l'autre compense. L'écrivain pense, c'est bien connu. Il pense, il sent, il pressent. Il est visionnaire. L'auteur, lui, pas toujours. Il tente surtout d'éviter les blessures d'amour-propre. Il ne veut pas aller trop loin dans sa réflexion afin de ne pas choquer. Raconter quelque chose de gravissime, oui, mais ne pas prendre le risque d'avancer des idées. L'auteur pallie à l'idée par l'histoire. Je n'ai rien contre les histoires, à condition qu'elles servent des idées. Je sais, je m'expose à des dangers en écrivant cette chose-là. On pourrait refuser de me publier pour moins que cela. Quelle rabat-joie je fais !

*

Savoir : on ne sait rien. On oublie. Puis, on suppose que. On revient sur la première impression, celle qu'on nous martèle à coup de c'est à voir, à ne pas manquer, à coups de cœur. Parait-il que certains paient pour s'acheter un coup de cœur dans les grandes librairies. Comment s'y prennent-ils ? Acheter, vendre, oublier. Qu'est-ce qu'il en reste ? Se souviendra-t-on de ces ouvrages dans un siècle ? Un an ? Deux jours ? Il nous reviendra sans doute à la mémoire que ce livre a été présenté comme un coup de cœur. Que laissent derrière eux ces frimes commerciales ? À quoi font-elle écho à l'échelle humaine ?

Nous méconnaissons les oiseaux migrateurs. Nous ne savons pas la quantité de plumes perdues par les outardes dans leur trajectoire ni le nombre d'entre elles qui se rendent à destination. Qu'arrive-t-il à celles qui ne suivent pas les autres ? S'égarent-elles en chemin ou ont-elles une traversée qui leur est propre ? Peut-être dessinent-elles des motifs différents dans le ciel. Certains oiseaux rares bifurquent parce que l'itinéraire ne leur convient pas. Ils inventent leur tracé et quittent le groupe. Parfois, nous les regardons voler et leur attribuons des prénoms.

*

Me suis souvent égarée en chemin. Rien de grave ni de définitif. Suivre le groupe m'a malmenée. Les gens qui m'inspirent le plus sortent des institutions, prennent l'air sur des machines à inventer le temps. Je pense entre autres à Alexandro Jodorowsky et Brigitte Fontaine, irrévérencieux, toniques, plus que fous. Les plus que fous sont mon idéal, ma méditation, ma libération.

*

Je la connaissais peu, mais j'aimais savoir qu'elle était là. Pas seulement parce que nous habitions le même quartier, mais parce que je fréquentais son œuvre. Depuis qu'elle a levé l'ancre, je l'aperçois à tout moment dans les endroits les plus inattendus, dans les files d'attente, sur les traits d'une jeune femme à la beauté tranquille, vêtue sobrement. Je me dis tiens, voilà un visage qui réfléchit une lumière inespérée. Ah ! c'est Hélène Monette. Non, ce n'est pas Hélène Monette. Elle était déjà rare, elle est devenue introuvable. Poreuse, elle a attrapé le cancer du monde. Les poètes sont sans doute les plus vulnérables à cette maladie. Elle y a laissé toutes ses pages, toutes ses plumes.

Une voix rare, ce matin, à la radio. Un souffle connecté à un courant intérieur que l'on sent puissant. Les mots qui retrouvent leur sens. Une compréhension intime, profonde de la littérature et de la philosophie. Rien d'exagéré ou de vulgaire dans la parole et le ton. La voix de Jeanne Moreau donne envie d'être, d'agir, de vivre.

Cette voix, certains se sentent obligés de la commenter. « Merveilleuse, elle est merveilleuse ! » Qu'est-ce que cela veut dire ? Comme si, après tant de profondeur et d'intensité, il y avait obligation d'ajouter le décoratif, pour s'empresser d'oublier la substance, pour empêcher que cette voix se fraie un chemin en nous. J'ai fermé la radio qui donnait dans le commentaire. Je n'ai pas voulu perdre ce que Jeanne Moreau m'a donné : sa présence.

Il n'y a que cela, la présence. Tout le reste est superflu, bavardage, commentaire, comment faire ? La recette. On veut la recette, le mode d'emploi, parce qu'on ne sait pas lire ce qui se présente à nous. On ne sait pas se laisser surprendre par les vagues, dire oui à l'appel du nordet. Nous sommes occupés à commenter les séries de hockey, les séries de télé, les meurtres en séries. Et pendant que nous commentons toutes ces choses, le vent tourne sans que nous en ayons connaissance. On annonce des coupures partout : dans les écoles et les hôpitaux, dans les sociétés d'état, dans les séries de télé. Il n'y a plus que les meurtres et le hockey, mais sans chaîne pour les diffuser.

Je soupçonne que plusieurs en perdront l'érection de leur décennie, seront désenchantés, auront le mal de vivre, ne s'en remettront pas. Et sans hôpitaux pour les soigner, leur état s'aggravera jusqu'à l'agonie. Seuls, quelques femmes et hommes gaillardes, oui, gaillardes, seront restées debout, traversées par le féminin du monde qui marche lentement sur la berge des villes – les trottoirs – pour profiter de l'air frais de la nuit.

À quelle heure se termine la partie de hockey ? Quel jour passe le camion à ordures ? Combien coûte le débranchement des câbles ? Qui décide du moment où les travaux de construction commencent le matin ? Comment se fait-il que nous entendions tous ces bruits ? Pourquoi y a-t-il si peu de fête et tant de vacarme ? Avons-nous besoin de tous ces vrombissements pour nous sentir vivants ? Depuis que nos hurlements ont remplacé nos murmures, nos gifles tiennent lieu de caresses et notre passion est telle que nous sommes convaincus d'avoir accès à l'intensité.

Oui, oui, fais-moi mal Johnny... envoie-moi au ciel ! Attache-moi, mets-moi les menottes, pends-moi comme un saucisson, gifle-moi, je t'en prie, enfile-moi tout ce que tu as sous la main, soumets-moi à tous tes fantasmes, j'en crierai de plaisir, de douleur et... de désespoir. Les cendres de Boris Vian se retourneraient peut-être dans leur urne si elles savaient que nos sexes sont devenus tributaires d'objets vendus séparément, en morceaux, lavables au lave-vaisselle (pratique !), gonflables, avec des décharges électriques. Nous n'en aurons jamais trop. C'est ce qu'on appelle avoir de l'appétit pour la chère. Mais que fait-on de l'appel de la peau ? Qu'avons-nous d'autre à montrer aux garçons que des godemichés, des fouets, des lanières, à dire aux filles qu'elles sont des salopes finies, des petites putes, des chiennes en chaleur ? Voilà pour le magasin de bonbons, les sucettes obligées, la nausée de plusieurs. Ce qu'exhale la domination n'a jamais bon goût.

*

Je pleure pour les bêtes abattues, que l'on tire à bout de bras ; pour les vaches qui ne voient jamais la lumière du jour ; pour les poules au bec broché ; pour les chiens abandonnés, les chats qu'on ne soigne pas, les rats empoisonnés, les chevaux assoiffés, les éléphants traqués, les fourmis écrasées ; pour les taureaux sacrifiés, les lapins effrayés, les veaux mourants, les canards élevés pour engraisser les hommes, forcés à produire ; pour les chevreaux naïfs.

Les convois de porcs qu'on amène à l'abattoir pour nourrir éventuellement les cochons me serrent la gorge. Je les entends gémir et sentir arriver leur fin prochaine. Les rares fois où je me décide à me rendre à la rôtisserie et que je vois tous ces poulets embrochés, encore entassés au-delà de leur vie de misère, j'ignore pourquoi je ne rebrousse pas chemin. Je pleure pourtant sur le sort de toutes ces bêtes dont le désespoir ne sera jamais entendu. Je me rends sur la terre où elles ont vécu et je les réincarne dans un espace où elles peuvent folâtrer à leur guise.

*

Les chiens et les chats désertent la moiteur des choses. Ils sont appelés ailleurs, là où les enfants font des rondes, où sautent des lapins, où les jardins sont en fleurs. Les chats et les chiens recherchent la fête, les parties de cache-cache et de colin-maillard. Indiscrets, écoutant aux portes, ils simulent le sommeil éternel, mais la vie sourd de chacun de leur poil. Nous ne croyons jamais qu'ils sont morts même lorsqu'ils trépassent. Nous gardons leurs yeux, leur forme, leur allure pataude ou élégante, imprimés tels des sceaux, des tatouages bleu merle, gris jaune, noir ou blanc sur notre peau. Des poils poussent dans notre tête, dans notre cœur, couvrent notre sexe. Nous devenons comme eux, fuyant la moiteur des choses. Nous courons, débridés, dans un désordre splendide, vers des espaces plus grands, plus secs, moins larmoyants.

*

Les enfants. Les rougeauds, sans complexe, les gros, à fleur de peau, les délicats craintifs, les fantasques, à la voix hardie, les morveux, les braves, les ingrats, les chigneux. Les enfants m'exaspèrent. Ils peuvent tout dire sans que cela froisse qui que ce soit. On ne les prend pas au sérieux. Un adulte, gentil ou bête, choquera souvent un prochain. Même avec un sourire niais, un enfant séduira. Même sans sourire et laid, on lui ouvrira toutes les portes. Si vous n'arrivez pas à traverser la rue sur un coin à quatre arrêts, suivez une femme et son bambin, vous profiterez de la priorité qu'on leur donne. Remarquez, c'est très bien ainsi, il faut protéger les petits. On pourrait dire que l'éducation civique va en ce sens, mais ce serait mal analyser le fait. Notre instinct est ainsi : garder les enfants à l'abri des dangers.

Ils ne m'agacent pas toujours, les petits, ils sont parfois charmants avec leurs rires sans retenue, leurs chants haut perché, leurs envies spontanées de bonbons et de glace, leurs façons de manifester leurs désaccords ou de négocier avec leurs proches, leurs manteaux de pluie et leurs bonnet à pompon. Je les envie seulement de n'avoir pas de mal à traverser la rue.

*

En mars, près de chez moi, un bambin dit à sa mère : « La neige a séché. » Mignon ce petit. Plus grand, on se démignonnise. On perd vite le sens de la poésie, du sacré. Les jeunes enfants ont une relation directe avec tout. Ils ne discriminent pas, ne dissocient rien de ce qu'ils rencontrent. Chaque personne, chaque chose, sous leurs yeux, est inentamée, à la fois secrète et au grand jour. Ils disent oui, ma foi, oui à tout. Ils laissent passer, ils laissent faire le monde et les choses.

Or avec la socialisation, ils apprennent à s'agripper aux jupes des conventions, du groupe. Leur premier vrai code de la route leur est fourni dès leur entrée à la garderie. On fait comme si, pas comme ça. Comme il faut.

Et puis un jour, à force de faire comme il faut, ils en ont marre. Après tout, ce ne sont plus des petits. Ils peuvent décider par eux-mêmes. Ils prennent alors plaisir à désobéir, à défier les règles, à tout remettre en question. Ils refusent. Cela peut durer des années. Certains, même, n'en reviennent pas.

Quant aux autres, c'est dans un effort incommensurable de structuration qu'ils rentrent aux études supérieures. Là où leur est livré un nouveau code de fonctionnement. Plusieurs d'entre eux n'y comprennent rien. Ils ont l'habitude qu'on se plie à leurs exigences; ils maîtrisent l'art de la négociation. Ils sont aptes à faire tourner les choses à leur avantage. Ils ont développé un style qui leur est propre. Ils savent comment défendre leurs intérêts, comment penser à eux. Ce sont des pros de l'individualisme. Pas question d'accommoder leurs collègues de classe pour des travaux d'équipe ou des rencontres. Et puis ils travaillent, ces jeunes. Nous devrions emménager les horaires en fonction de leur gagne-pain. À la limite, ils iront se plaindre à l'administration de leur collège, et vous, le prof, vous n'aurez qu'à bien vous tenir. À cet âge, ils ne sont plus mignons, ils sont grognons.

À Montréal, les logements ne sont plus comptés. Pour ceux qui en ont les moyens, il y en a passablement. De ceux plus défraîchis à ceux qui font bonne figure avec leurs rénovations. De ceux-là excentrés, à prix très abordables, au bord de l'eau, avec toutes les commodités, les grands boulevards à proximité, leurs pièces lumineuses et leurs allures de magazine. Ou encore ceux des quartiers branchés, lorsque la salle de bain trône dans la cuisine pour économiser l'espace. Leur dimension pratique est remarquable. Dans plusieurs annonces, il est dit que les murs, les entrées, les planchers sont compris dans le coût du logement, *big deal!* Nous avons le choix. Le choix d'arriver tout nu et, de préférence, célibataire. Pas de chat, pas de chien, pas d'autre animal, pas d'enfant. Les propriétaires ne veulent pas de ces choses-là, à moins que vous ayez pris le soin de les plastifier et, encore, faudrait-il qu'ils n'écorchent pas les murs. L'idéal, en quelque sorte, serait que vous louiez l'appartement, mais sans vous dedans.

*

À l'est du boulevard Saint-Laurent se trouve entre autres la rue Saint-Denis ; à l'est de la rue Saint-Denis, viennent les rues Saint-Hubert, Christophe-Colomb, Papineau ; plus à l'est encore, Iberville et de nombreuses avenues jusqu'au boulevard Pie-IX, et à l'est de l'est... c'est l'Est pur et dur. Là où les noms de rues et de quartiers tombent dans l'oubli, mais pas ceux des industries : Shell Canada, Gulf Canada, Petro-Canada, Ultramar, Pétrochimie ParaChem S.E.C, Petromont Pipeline... la liste est longue ! Cette zone pétrolière a pour nom Montréal-Est, et les gens qui y habitent sont des Montréalestais. Ces citoyens ont souvent migré du Mile-End ou du Plateau pour affluer vers Rosemont, Hochelaga et enfin échouer à l'est de l'Est. Leur mouvance a été motivée par le coût des maisons et des logements plus abordable à Montréal-Est qu'à Montréal, dans les arrondissements qui s'embourgeoisent. Où iront ces marées de familles et d'individus après avoir atteint l'Est ultime, au ciel ou dans le fleuve ?

*

Tiens, de jolis petits condos : 550 pieds carrés à 300 000 $. Pourquoi aller agoniser dans si peu d'espace en se ruinant ? Peut- être des riches, pour un pied-à-terre. Peut-être des pauvres, qui se croient riches. Certains, dans de grandes maisons, ont une penderie – un *walk-in* – presque de la même superficie que ces minuscules appartements. On pourrait y discuter un match de tennis. Ceux-là ne comprennent pas comment des gens arrivent à habiter dans des garde-robes, aussi charmantes soient-elles. Leurs références ne sont pas les mêmes que ces urbains qui suent pour se payer tout juste un endroit pour mourir.

*

Hélas ! la crise du logement persiste et entraîne d'autres ennuis, comme celui de se priver de manger pour payer son lieu d'habitation. Je n'invente rien, je n'exagère pas. À Montréal, c'est 50 000 ménages (quatre sur dix), dont plus du tiers du revenu est englouti par le coût du loyer (selon *Le Devoir*). Si mon calcul est bon – mes mathématiques sont parfois déficientes –, au moins 100 000 Montréalais ne mangent pas à leur faim. Plusieurs d'entre eux ont un ou des enfants, ce qui élève leur nombre à près de 150 000. Précisons que ces malheureux sont presque tous en location.

Alors que le logement social est revendiqué depuis quelques décennies au Québec – du moins en région urbaine –, des condos poussent dans de nombreux quartiers et incitent plusieurs citoyens – qui ne peuvent s'offrir le luxe de 500 pieds carré à 1 200 $ par mois – à élire domicile ailleurs, dans des arrondissements loin de tout, insalubres et encore trop dispendieux pour leur revenu.

Il y a cela, mais il y a pire encore. Lorsqu'on ne mange pas bien et insuffisamment, s'ensuivent des problèmes de santé. Mathématiques faciles ici, puisque l'équation est simple. Apparemment il n'est pas aussi simple d'agir. Ce constat devrait pourtant intéresser les médecins qui nous dirigent. Il faut dire que depuis un bon moment, ils semblent débranchés des réalités hospitalières et citoyennes.

Les cheveux remplis d'été, il est facile de se rendre à destination. Quelques arrêts stop, un ou deux feux de circulation, et hop ! ça roule, ça avance vers le lieu convoité. Elle ne risque pas d'être en retard. Elle se détend. Le climat le lui permet. Les neiges sont encore loin. Les neiges et le froid qui s'emparent du dos, qui l'assaillent, le gèlent, ne le lâchent plus. Il n'est pas encore temps d'attendre l'autobus souvent en retard sur ce circuit de pauvres qui payent et se résignent.

Il en va ainsi, le bus passe un tour ou deux, avec plusieurs minutes de retard, on grogne un peu, mais on ne mord que rarement. Mordre est bien au-dessus des moyens des pauvres. Ils ronchonnent et oublient. Ça pourrait toujours être pire, disent-ils : « Le bus pourrait ne pas passer du tout. » Même s'il n'y en avait qu'un par jour, ce serait ça de pris. S'ils montraient les dents, on pourrait les priver du seul moyen de transport qu'ils ont à leur disposition. Grommeler est ce qu'on peut faire de mieux lorsqu'on ne sait pas parler.

Les plus riches, eux, ont les moyens de revendiquer. Eux, on les écoute. Leurs paroles ont un poids, une valeur. Difficile de prendre un démuni au sérieux, à moins qu'il soit étudiant. Auquel cas, ce n'est pas un vrai démuni. Il sait comment avancer des arguments, comment se défendre. Les vrais pauvres, eux, sont des laissés pour compte. Qu'ils soient malades, vieux ou souffrant d'ignorance, ils sont retranchés du nombre (la plupart du temps, ils s'en soustraient eux-mêmes), de ceux qui contribuent, de ceux qui ont raison, de ceux qu'on pourrait éventuellement écouter, même les obtus, même ceux qui ont tort. Non, les pauvres ne comprennent rien. Ils partent de trop loin, ne sont pas dans la course.

Cette fille, enfin, a un sursis de quelques jours, quelques semaines peut-être, pour rouler à bicyclette, juste avant de sentir le poids de la pauvreté dans ses déplacements.

Elle rêve déjà de l'été.

*

Cher monsieur Coderre,

Je me décide enfin à vous écrire puisqu'il ne sert à rien de m'adresser aux chauffeurs d'autobus ni même à leurs dirigeants. Ceux qui nous conduisent ne sont pas en mesure de répondre à nos questions, tandis que leurs dirigeants sont inaccessibles.

L'hiver, j'emprunte presque chaque jour le circuit de la rue Masson jusqu'au métro Laurier. Depuis des années, je reste interloquée en constatant à quel point l'Est et l'Ouest de la ville sont à ce point distincts. Au métro Laurier, cela devient très évident. Pendant que le 51 est en place pour son prochain départ, lequel vient aux trois minutes – ce qui devrait être la norme pour tous les circuits – le 47 arrive tout juste aux demi-heures et passe parfois un, voire plusieurs tours. Comment expliquer cela monsieur le maire ? Oui, bien sûr, le 51 dessert l'Université de Montréal, mais le 47 ramène tous les étudiants à la maison. Et cela sans compter ceux qui fréquentent l'université de la rue. Je suis aussi au courant que le 51 traverse le très branché mile-end et le chic Outremont avant d'arriver à *the establishment*. Or pendant que le 51 traverse les beaux quartiers de l'Ouest, nous, à l'Est, nous nous laissons traverser par le froid et le mépris de ceux qui parlent d'améliorer les transports en commun, éventuellement...

Pendant que les Anglais suivaient des bulles de savon pour aider les climatologues à mesurer les changements climatiques ; qu'un artiste nantais faisait un portrait de Gainsbourg avec des filtres de cigarettes ; que de jeunes militantes ukrainiennes manifestaient, seins nus, pour exprimer leur désaccord avec le concours d'une radio néo-zélandaise promettant de « gagner une épouse » ukrainienne ; qu'un concours, tout autre celui-là, permettait de réactualiser d'anciens tableaux en troquant leur sujet principal pour un personnage de dessin animé en 2D ; que Vladimir Poutine devenait un « obscur objet du désir » lors d'une soirée organisée dans une boîte de nuit moscovite...

« le gouvernement Charest maintenait le cap ». C'était insensé !

*

Lors de la présentation d'un budget (celui de 2011, me semble-t-il), le ministre des Finances, Raymond Bachand, a un jour déclaré de façon mémorable : « La finalité, c'est d'être heureux comme peuple. » Déclaration mémorable. Le bonheur, nous le savons, arrive à force de sacrifices, d'efforts répétés et d'acharnement. Nous sommes comblés, monsieur Bachand, comblés et contents. Nous nous réjouissons de la hausse graduelle des tarifs d'électricité au Québec et nous trouvons que l'augmentation des frais de scolarité est normale pour les étudiants. Qu'ils paient ! À la limite, ils pourraient se rendre au plus vite sur le marché du travail et se donner les moyens d'acheter leur diplôme. Puisque le diplôme, nous l'avons compris, est tout ce qui importe. La réflexion, les idées, ne rapportent que des ennuis. Moins il y aura de gens formés pour établir des liens entre les événements et les idées, plus le peuple sera heureux. Voilà qui nous ramène au bon vieux régime où nous étions tranquilles. Tranquilles et heureux.

*

Les régimes politiques ne sont pas tous les mêmes, cela crève les yeux... et perfore parfois la peau. Les politiciens, eux aussi, ont chacun leur style, même si ce n'est pas toujours flagrant. À y regarder de près, le veston de l'un n'est jamais tout à fait pareil à celui de l'autre. Il en est ainsi de leurs chaussures, cravates, chemises, coupes de cheveux, chaussettes...

en les regardant avec un peu plus d'acuité. Lorsque nous prenons le temps de discerner ce qu'ils disent, leur style se distingue alors plus nettement. Nous remarquons que certains ont plus fière allure. Ils insistent sur certains mots et les répètent, tandis que d'autres bégaient ou postillonnent. Quelques uns hésitent ; ils n'ont peut-être pas enfilé la taille ou la couleur de veston qui leur convient. J'en ai déjà remarqué un, assis à l'extrême droite de la rangée, particulièrement bien coiffé, qui donnait l'impression d'éternuer sur tous les dossiers sociaux. Était-il allergique aux Canadiens qu'ils gouvernaient ?

Saviez-vous que les étudiants de niveau collégial sont devenus des clients et que, dans certaines institutions, ils menacent de mort leurs professeurs sans que la direction ne les retourne à leur maman ? Cela est normal puisque, au Québec, le client a toujours raison. Ici, nous aimons l'administration. Plus encore, nous la vénérons et gérons les écoles comme des magasins à rayons. Les étudiants, eux, magasinent leurs institutions scolaires, leurs cours, leurs professeurs. Il leur parait ensuite bien étrange de ne pas pouvoir choisir les horaires des cours et les travaux qu'ils feront. Ils ont parfaitement intégré le slogan de la consommation : acheter rend libre. Or acheter et vouloir apprendre leur semblent contradictoire et les rend perplexes, nerveux ou, pire encore, irritables et imprévisibles. Comment expliquer cette dégringolade du système de l'éducation ? À quel moment avons-nous dérapé ? À partir du moment, peut-être, où nous avons accepté que des administrateurs Provigo nous imposent tour à tour leur réforme de l'éducation.

*

Premier cours de la session. Quoi leur dire ? Bien sûr, je sais quoi, mais comment ? Comment leur dire pourquoi ? Pourquoi les journalistes travaillent-ils de cette façon ? Comment cherchent-ils ? Comment leur arrivent-ils de trouver ? Leur faire lire le texte de Marguerite Duras sur la subjectivité et l'esprit journalistique. Placer les choses pour ensuite les prévenir qu'on pourrait les déplacer. Quoiqu'en dise les analystes des plans de cours, il y a quelque chose d'organique dans les séquences d'une session. On bouge un morceau et on ne peut plus aborder les autres pièces comme prévues. Il y a des conséquences au mouvement.

Comment faire comprendre aux étudiants débarquant du secondaire qu'ils ont intérêt à saisir le plus tôt possible le fonctionnement collégial ? La « cote R », par exemple : eux par rapport aux autres. S'ils sont faibles dans un groupe fort, tant pis, c'est mal barré. Être très fort dans un groupe fort, voilà ce qu'il faut retenir. Jamais, pourtant, je ne les encourage explicitement en ce sens. Qu'ils soient présents et curieux, ce sera déjà bien.

Aborder le fonctionnement autrement. Fonctionnement, fonctionner, fonction : la mécanique du collège. Aller au-delà de cette mécanique. Comment profiter de ce temps des études ? Que représente ce moment pour eux ? Sur quoi aimeraient-ils se pencher ? On insiste beaucoup sur le « comment enseigner », ces années-ci, à l'ère du divertissement, sans trop se soucier de la substance. On se préoccupe des contenus à titre usuel. Il faut que ce soit utile, savoir à quoi ça servira, atteindre les objectifs ministériels. Voilà pourquoi, sans doute, on trouve les cours de philo détestables. On ne comprend pas à quoi ils servent. Ça ennuie, ce n'est pas fonctionnel. Et, au bout du compte, pas rentable. Savoir aligner des montants, faire dans le travail pratique est présenté comme une ambition plus noble.

Réfléchir fait appel à une autre richesse, souvent perçue comme prétentieuse celle-là. Allons-y pour la prétention ! Pourquoi fait-on d'une façon et pas d'une autre ? Pourquoi publier un billet sur des journalistes assassinés durant leur fonction et non pas un éditorial ? Pourquoi écrire une nouvelle sur le port du casque à vélo et non sur les comportements de tous ceux qui roulent dans la rue ? Leur donner envie de se poser des questions pertinentes. Piquer leur curiosité : les aider à situer leurs questionnements. Parce que, à cet âge, on se questionne passablement. Pour leur première rentrée aux études supérieures, leur souhaiter la bienvenue dans le monde des idées.

Les murs du monde tremblent. À force de respirer la poussière soulevée par les chevaux qui passent sous leurs yeux, beaucoup de gens sont en colère. Il ne faut pas croire que les étalons qui tiraient le carrosse de Kate et William n'ont fait que des heureux, en 2011. La presse a eu beau parler des deux milliards de téléspectateurs de 180 pays qui se sont extasiés devant la robe ivoire de la nouvelle duchesse de Cambridge, du baiser royal et des 1 900 invités à ce « mariage du siècle », il reste que 5 000 policiers ont été mobilisés pour… pourquoi donc ? Ce dispositif d'hommes a sans doute été mis en place pour protéger quelque chose ou quelqu'un. À moins que ce ne soit pour mettre en garde la foule contre la royauté… En ce cas, il aurait peut-être été plus utile d'envoyer ces 5 000 anges gardiens défendre les dizaines de milliers de Syriens rassemblés pour le septième « vendredi de la colère ».

Je raconte cela quelques années plus loin, mais le fond de ce propos est toujours d'actualité. L'information a intérêt à rester généreuse dans sa perspective.

*

Je ne voulais pas parler d'Oussama Ben Laden. C'était une histoire trop compliquée pour que je m'y attaque. Sa famille avait annoncé son décès quelques mois après les attentats du 11 septembre et ses proches avaient assisté à ses funérailles. Le département de la Défense avait cru à une mise en scène, convaincu qu'il s'agissait d'une stratégie de Ben Laden pour échapper à la justice états-unienne. Fictive ou non, c'était la première mort de ce chef terroriste et, quoi qu'il en soit, il est disparu dans la nature pakistanaise sans qu'un seul témoin digne de foi ne l'ait vu. Si les premières obsèques n'étaient pas un jeu, cela voudrait dire que, pendant dix ans, les États-Unis ont poursuivi un fantôme jusque dans son château. La chose politique peut parfois rejoindre la haute sphère de la mythologie ?

Je dois avouer que j'ai déjà eu envie de flatter Brigitte Bardot, laquelle a écrit au maire de Montréal pour lui dire que laisser le Berger blanc ouvert signifiait être complice des tortures infligées aux animaux de cette fourrière municipale. Elle a eu raison l'actrice. Nous aurions tous dû écrire une lettre à Gérald Tremblay pour l'obliger à cadenasser la porte de ce camp de la mort. Dans un autre camp, celui de l'opposition, la chef Louise Harel affirmait qu'il faudrait sensibiliser les Montréalais, lesquels abandonnent beaucoup plus qu'ailleurs au Canada leurs animaux de compagnie. Elle mettait aussi en évidence qu'il est plus facile d'acheter une petite bête dans une animalerie que d'en adopter une dans un refuge. Il faut dire qu'acheter n'engage à rien... Plusieurs diraient que Louise Harel et Brigitte Bardot ont des couilles. Je pense plutôt qu'elles ont des ovaires et comprennent en profondeur le sens du mot matrice.

*

Elle est revenue hier soir, cherchant à me cacher quelque chose. Elle contournait mon interrogation, comme résolue à ne rien dévoiler. C'était physique. Le secret se camouflait quelque part entre son cou et ses hanches, zone qu'elle protégeait visiblement. Que pouvait-elle dissimuler ? J'ai eu l'impression qu'elle venait de vivre une émotion forte. Elle avait le souffle court. Je ne l'avais jamais vue avec pareille expression. Si, une fois peut- être, avant un traitement d'antibiotique, alors qu'elle était souffrante.

Je lui ai offert l'un de ses plats préférés. Elle n'en voulait pas. Je n'osais pas la prendre dans mes bras, craignant de lui écraser le thorax, de lui briser une côte. Elle si mince, si élancée. J'ai bien vu qu'elle se mouvait de façon étrange, une patte à la traîne et avançant péniblement. Je me suis enfin décidée à la prendre pour l'examiner. Elle s'est laissée faire. Rien que du doux sous mes mains, rien sous ses pattes, aucune trace de sang. Elle aurait pu se bagarrer, comme d'ordinaire. Elle aurait pu mal atterrir dans l'un de ses sauts prodigieux. Pas de chaleur ni de protubérance sur ses membres. Bon.

Comme elle aime me rejoindre au lit, j'attendais de voir si elle viendrait se blottir contre moi. Elle ne l'a pas fait. J'ai dû me rendre jusqu'à elle et à l'évidence d'une grande douleur. Ce n'était pas normal, pas dans ses habitudes. Sa respiration courte, presque haletante, m'a fait soupçonner le pire. Aujourd'hui, saut à la clinique vétérinaire : ma petite Cléa a de l'eau sur les poumons. Reste à espérer qu'elle ne se noiera pas.

*

Tu me fais la vie belle par ta beauté. Je voudrais que tu restes, je comprendrais mal ton départ. Mais pars, si tel est ton destin. Mon tout premier geste sera de te retenir. Mais je sais que les gestes se défont vite lorsqu'il le faut. Ils ont plus de substance que nos pensées, lesquelles sont vides. Ils engagent déjà à quelque chose, même s'il est permis de bifurquer en cas d'erreur de jugement, de débordement d'émotions. Il est permis de faire autrement puisque ce sont souvent ces débordements qui nous créent des misères. Ceux-là, il vaut mieux s'en servir pour écrire. Ils nous secourront mieux ainsi. Je roule depuis des années avec une roue de secours, laquelle empêche ma carrosserie de sombrer dans des états lamentables.

Mais revenons à nous, mon amour, si tu veux bien. Je ne te retiendrai pas. Je pourrai même t'assister pour ton départ, le cas échéant. Tu me fais signe, et hop ! je te paie l'euthanasie, ma chatte chérie.

Si j'étais un BIXI, je prendrais soin de ne pas heurter de front les automobilistes. Si j'étais une Honda Civic, je garderais ma casquette, pour le style. J'éviterais de m'en prendre aux roues des cyclistes, si j'étais planchiste. Mais si je n'avais que mes jambes comme véhicule, je les prendrais à mon cou et rentrerais à la maison.

*

Il ferait beau si nous pouvions carburer à l'eau ou à l'électricité, si le gouvernement ne nous imposait pas les gaz de schiste, si... si... si nous savions collectivement ce que nous faisions. Mais nous nous informons de si peu de choses. Nous ignorons, par exemple, que nous pourrions avoir accès à une médecine personnalisée, laquelle ne priverait aucun d'entre nous d'un diagnostic pour traiter sa maladie ou pour la prévenir. Les progrès de la génétique humaine sont tels que les traitements de nos affections pourraient être déterminés en fonction de nos gènes. Le dosage des médicaments serait adapté à chacun et nous en consommerions moins. Il semble que les remèdes prescrits pour différentes pathologies ne soignent que la moitié des patients ; l'autre moitié souffre des effets secondaires provoqués par les élixirs et les pilules. Imaginons la tête des compagnies pharmaceutiques si nous étions soignés en fonction de nos gènes ! Elle serait tout aussi ahurie que celle de certains assureurs. Nous risquons de courir longtemps après l'avènement de la médecine personnalisée, aussi longtemps qu'après la voiture électrique (encore très dispendieuses)... Que disais-je ? Ah oui... qu'il ferait beau si...

*

Les services ressemblent parfois à des sévices. En faisant une mise à jour importante sur mon Mac, j'ai perdu accès à ma boîte de courriels. Joli dimanche après-midi à joindre Videotron, qui ne peut rien faire, et me renvoie à Mac, lequel me répond que franchement, « ce serveur (Videotron) est le seul à régurgiter ses mises à jour. » Quoi qu'il en soit, personne n'y peut rien, à moins de faire un partage d'écran dont les données peuvent être enregistrées. Enregistrées ? Pas question ! « Oui mais madame, c'est la seule façon d'y arriver. Personne n'a jamais refusé de se prêter à ce procédé. » Et bien je serai la première, cher monsieur. Pas normal cette manière de faire. On tente malgré tout de changer certains paramètres : on active, désactive de petites cases, on revient sur nos pas, rien n'y fait. « Désolé madame. » Autant que moi ? « Faudra aller en magasin. » Je ne me rendrai pas en taxi ni à pied chez Apple avec un gros ordinateur de table. C'est la responsabilité de la compagnie de trouver des moyens pour résoudre les problèmes provoqués par ces mises à jour. Il ne faut pas le prendre personnel, cher monsieur, mon insatisfaction ne vous est pas directement adressée. On ne vous donne pas les outils pour m'aider, vous vous sentez sans doute aussi frustré que moi. « En effet, madame. Je tenterai d'ouvrir un compte chez Videotron pour mieux en comprendre les paramètres. Je vous rappelle dès que je trouve une solution. » Depuis, pas de nouvelle du monsieur.

*

Où ? Restée branchée sur la console de la classe ou sur le portable ? Échappée dans le corridor entre le local de cours et mon bureau ? Dans l'une de mes pochettes de sac à dos ? Sur ou sous ma table de travail ? Dans l'étui du PC prêté par l'école ? Trouvée par l'un de mes collègues ? Rapportée à la guérite de la sécurité ou au soutien informatique ? Cette clé USB égarée est en train de me rendre dingue. Perdue, mais où ? Volée : pire que tout ! Perdre des textes pour quelqu'un qui écrit est particulièrement anxiogène.

Plus jamais je n'apporterai des textes personnels à l'école. Heureusement, je viens de retrouver cette petite chose à la peau très très douce et blanche.

Si nous passions moins de temps autour de la table, nous en aurions davantage pour peindre ou faire l'amour. En concurrence avec l'humour, les chaînes de télé nous présentent des émissions de cuisine où se côtoient petits et grands plats, vedettes, chefs, spécialistes et figures des médias. Nous achevons à toute vitesse notre repas pour nous installer devant notre Grand Écran et apprendre à cuisiner. En fait, ce n'est pas autour de la table que nous passons trop de temps, mais devant le téléviseur et tous les écrans, en grignotant nos restes, avec nos animaux de compagnie. Nous nous disons gourmets, alors que les moments pour les vrais longs repas se font rares. Dommage ! Nous y trouverions une source d'inspiration certaine pour peindre ou faire l'amour.

*

La bouffe, le cœur me lève juste à entendre le mot. Viens, on va faire la bouffe, *yeurk !* La mangeaille me lève un peu le cœur, il faut dire. Pas que je sois anorexique ou que je boude mon plaisir, rien de cela. J'aime les choses simples, cuites correctement, ou crues, avec quelques épices, des légumes, des fruits en entrée, et du yaourt, des fromages aussi, ça oui. Tout le reste me semble superflu, la plupart du temps. À moins de découvrir une saveur inattendue au détour d'une vinaigrette, ou d'être renversée par la chair marinée d'un poisson. L'exceptionnel est si simple.

*

Un jour, j'ai vu apparaître, et cela sans me méfier, le numéro 0 104 H 4 sur l'un de mes légumes, un concombre espagnol ; j'étais potentiellement en présence de la bactérie *escherichia coli,* qui provoque une diarrhée sanglante pouvant être mortelle. En Europe, on parlait déjà d'une épidémie qui s'était déclarée en Allemagne. Ce pays épicentre de la catastrophe avait dénombré 327 cas et 15 décès sur son territoire, tandis que la Commission européenne en avait recensé 30 en Suède, 13 au Danemark, 6 en France, 6 aux Pays-Bas, et un en Suisse. Cela se passait de l'autre côté de l'Atlantique, mais on le sait, les bactéries adorent voyager... Quoi qu'il en soit, je n'ai pas consommé ce légume parce que je n'aime pas trop le concombre. Je l'avais mis dans mon panier d'épicerie par inadvertance. Autre chose : comment reconnaître un concombre espagnol ? Peut-il être masqué ?

Ici, je crains d'être pathétique dans ma proposition. Il m'embarrasse un peu de vous faire part d'un fantasme difficilement avouable. Moi qui ai horreur de toute forme de colonisation, je me suis déjà surprise à désirer l'homme politique français Dominique de Villepin. Pas seulement pour ses cheveux ou sa jolie gueule, mais pour applaudir son projet social. Il faudrait plutôt dire « projet citoyen » dans lequel était prévu un revenu minimum garanti. Sans entrer dans le détail, je me réjouissais à l'idée que la dignité se retrouve au centre de ce programme. Madame rêvait d'inviter monsieur de Villepin à un coquetèle et de le présenter à une jeune et jolie créature québécoise à qui il aurait pu faire de nombreux enfants, afin de semer l'idée citoyenne au Québec. Horreur ! vous disais-je. Peut-être aurait-il mieux valu trouver les coordonnées de Québec Solidaire...

*

Les ententes de principes de toutes les tables me laissent songeuse. Il me faudra lire les documents à tête reposée. Les raccourcis empruntés par les médias avant les Fêtes, annonçant une entente générale entre les syndicats de la fonction publique et le gouvernement m'agacent. On peut enfin passer à la couverture d'autres choses plus palpitantes : Noël et la Consommation, Noël et la Famille, Noël et les Plats non traditionnels, Noël et l'Accueil Bonneau, Noël et Noël ! C'est bien connu, à Noël, il faut s'entendre : pas de chicane ! Il faut oublier tous les contentieux.

Je me penche sur les chiffres, tente d'en comprendre la portée. Fille de lettres, je me prends un peu la tête avec tout cela. Et on peut faire dire tout et son contraire à des chiffres, selon les calculs. Or force est de constater que la nouvelle convention collective promet effectivement des augmentations : de salaire et d'iniquité entre les genres d'emplois au sein de la fonction publique. Solution : changer les appellations de fonctions. Si je ne suis pas très forte en analyse de chiffres, je pourrais cependant fournir des noms qui en imposeraient : technicien-couillard, professeur-bolduc, infirmière-barrette.

La surface. La grande des magasins ; la petite des commerces ; l'impossible des bars ; l'horrible des écoles ; l'étroite des transports en commun ; l'immense des voyages ; la verte des parcs, la bleue des mers ; l'assoiffée des terres ; la brûlée des forêts ; la tendre des plages ; l'infinie du ciel ; l'accidentée des montagnes ; la morte des lacs ; la tranquille de la campagne ; la pétaradante des villes. Celles-là et bien d'autres qui se présentent, qui ont l'air de, qui cachent quelque chose, qui protègent l'enfoui ; qui ne veulent pas faire connaissance ; qui refusent la confidence ; celles qui dansent, qui sont dans l'apparence, la forme ; qui montrent ce à quoi on pourrait s'attendre. À moins que ce ne soit une danse véritable. Je veux dire une danse qui réfléchit, comme certains savent le montrer ; une danse au delà des apparences ; au delà du beau ; une danse chercheuse de vrai ; une danse qui n'imite pas, qui ne cherche pas à faire comme si, qui ne cherche pas à créer d'effets supplémentaires ; une danse qui exprime le corps fatigué, le corps largué par la santé, gêné par le vieillissement. Le corps lourd. Ou celui joyeux, jeune et innocent. Le corps qui ne sait pas. Qui ignore son flétrissement.

Nous viennent les pièces de Pina Bausch à l'esprit, le spectre du corps qui va bien au-delà du décor. Peaux ridées et neuves, de toutes les couleurs, expressions de bien-être ou de malaise, de fougue, de colère, de joie ou de honte. Tout est dansé avec une humanité désarmante, dans le film documentaire de Wim Wenders portant sur l'immense chorégraphe. Après avoir perdu sa maman, la troupe orpheline est passée à Montréal : fébrilité extraordinaire dans la salle. Ces danseurs vénérés par avance, attendus, désirés, ont été à la hauteur de nos attentes, de l'idée que nous nous étions faite d'eux. Hélas ! Je n'ai vu sur scène qu'un pan de ce que le réalisateur allemand nous avait donné à voir dans *Pina*. Peut-être pour des raisons commerciales, les chorégraphies à saveur humoristiques prédominaient dans un joyeux racolage. Que ne ferait-on pas pour plaire à un large public ?

*

Des bras. Plusieurs bras se tendaient vers eux : elle vivante et lui déjà bien refroidi. Le public les aimait, vivait à travers eux, connaissait tout leur répertoire. Un couple solide, grand, fort. On aurait voulu leur ressembler, mais ce n'était pas la peine. Cette famille avait réussi à notre place. Cette famille avait vu le monde, s'était produite dans les plus belles salles, avait côtoyé les grands de la planète pour eux. Quelle aurait été la prochaine étape ? Organiser des tours de chant sur la lune ? Puisque tout avait été possible... Mais lui était décédé d'une longue maladie qui l'avait pris à la gorge et ne l'avait plus lâché. Elle serait désormais seule, avec sa progéniture et beaucoup d'argent. Elle chanterait encore, certes, vu qu'elle était vivante. Quoique, à regarder les funérailles nationales de son gérant-mari, c'est à se demander si elle n'assistait pas à la cérémonie de son propre décès.

Faire entrer le corps dans le corps. Je regarde l'homme qui souffre tout près de moi, dans le métro. Il souffre en soufflant très fort, en expulsant de la salive. Il se berce très vite en sifflant des insultes. On le croirait serpent. On le voudrait en meilleure santé. On n'aime pas voir la souffrance alors qu'elle nous colle à la peau. C'est très inconfortable d'être témoin d'un si grand malheur. Plus je le regarde et plus il m'est familier. Il devient le prolongement d'un sujet que je porte en moi, l'accroissement d'une tension, laquelle devient stress, anxiété et perd enfin toute mesure. Je suis instable, vulnérable, malade avec lui, en lui. Je suis son corps, sa salive, ses injures. Nous nous levons de notre siège, nous nous préparons à descendre à la prochaine station. Dans le même élan, tous les autres passagers se lèvent et nous suivent. Nous sommes un corps qui se meut. Où allons-nous, ma foi, où allons-nous ? Cela n'a peut-être plus d'importance puisque nous avançons ensemble.

Faire entrer le cœur dans le cœur, les doigts dans les doigts. À chaque geste, recommencer : le cœur dans le cœur, le cœur dans les doigts.

*

J'ignorais que les bipolaires pouvaient être dangereux pour la communauté. Je n'aurais jamais cru qu'ils éventraient des sacs à ordures et menaçaient des gens avec leur couteau dans la rue. Pire encore, je ne pouvais pas concevoir que des policiers tirent à bout portant sur des personnes en difficulté qui s'attaquent aux ordures avec leurs ustensiles. Moi qui aime bien lorgner du côté des FrancoFolies, je resterai sur mes gardes. Les gens consomment tellement de nourriture et de breuvages dans ce genre d'événements... il y a des déchets en perspective ! Dire que donner un petit-déjeuner à cet homme malade aurait peut-être suffi. Un petit-déjeuner et une fourchette pour tenir compagnie à son couteau.

*

Développer la musculature de l'esprit critique est une arme à deux tranchants : la capacité d'analyser, de comprendre les choses (en partie) et la difficulté à voir. Pour qui a envie d'être en présence d'autres choses que l'aspect métallique des arguments, la critique perd vite de son attrait sur les pratiquants. Pratiquants parce qu'il s'agit d'une véritable religion : celle des idées et des raisonnements destinés à convaincre. Pourtant, il serait difficile, voire même stupide, de s'en priver puisque cette pratique est nécessaire pour saisir le monde. Pourtant, poussé à l'extrême, cet entraînement présente des formes aussi excessives que celles des gens qui se surentraînent pour montrer leurs muscles hypertrophiés. Une forme d'athlétisme pour être vu. Cela devient néanmoins embarrassant pour voir. Voir fait appel à un autre genre de discipline, laquelle implique de se mettre véritablement à la place de l'autre, non pas seulement pour comprendre ses idées et avancer les nôtres, mais pour être en présence de ce qu'il vit. Si l'esprit critique est indispensable pour connaître le monde et le défendre, voir est essentiel pour l'aimer.

Je suis parfois tiraillée entre ces deux pôles. Il y a un écart considérable entre ces approches pas forcément irréconciliables. Il s'agit de trouver un lieu mitoyen pour expérimenter l'un et l'autre, une région au climat tempéré qui fait se rencontrer et s'unir les courants. Pas trop d'intempéries verbales, de sécheresse idéologique, d'affection démesurée pour l'air du temps. Un regard qui embrasse l'ensemble des géographies. Une grande indépendance d'esprit. Comme Baricco.

*

Le dernier Baricco, *La Jeune Épouse,* m'accompagne partout. Pourtant, ce n'est pas celui que je préfère de ses ouvrages. Il y change de narrateur sans prévenir, et parfois, dans le même paragraphe. La forme est complètement débridée, mais derrière, le texte est travaillé jusqu'à l'os, c'est-à-dire jusqu'à la moelle. Néanmoins je n'arrive pas à oublier le travail : le mien, à lire et celui de Baricco, à écrire.

Depuis quelques années, j'ai développé un rapport étroit avec Baricco. Je suis tentée de parler d'une relation intime, mais j'exagérerais. Je n'en suis pas moins amoureuse, je ne m'en cache pas. Sa plume me ramène aux griseries enfantines et à la transgression des règles. Un véritable créateur qui a réussi à traverser le monde comptable. Ils sont rares ces oiseaux. Il faut leur construire des niches dans nos jardins et nos parcs. Je sais que plusieurs n'y comprendront rien et c'est dommage. Ils manquent l'occasion d'un jeu inouï. L'écriture de Baricco est une actrice splendide, bien campée, bien folle, brillante, laquelle a l'intelligence du texte, comme on dit au théâtre. Son exultation est magnifiquement mise en scène. Ce qui revient à parler de la jubilation de l'auteur. Nous revenons toujours à l'auteur, celui ou celle à l'origine du texte, de la mise en scène, de la scénographie, des éclairages, de la musique.

L'auteur est un dieu méconnu qui boit du thé et des apéros, mange des croustilles et des olives. Il attend longuement le plat principal, lequel arrive en retard. Et lorsqu'il s'amène, il est froid. Il faut alors en commander un autre et... écrire. Baricco doit passer une bonne partie de son temps au restaurant.

Il me faut à présent sortir. Peut-être aller écouter du jazz. Mais pas dans un resto. Pas dans un resto.

À force de ne pas voyager, je suis devenue sédentaire.

Puis un jour, je ne sais pas ce qui m'a pris. Vraiment, je l'ignore. C'est arrivé comme ça, comme si la chose avait mûri en moi depuis un temps indéterminé. Comme si je n'avais rien à perdre. Je suis partie. Certains diraient « nulle part », en parlant de ce lieu où je me suis enfuie, puisque j'imaginais, je voyageais sur d'innombrables continents. J'avais le pied déserteur.

*

Il me semble que nous accordons beaucoup trop d'importance aux voyages loin de nos terres, au détriment de ceux, quotidiens, apparemment banals. Les grands sont plus flamboyants, ont de

l'envergure, du panache, paraissent plus dignes d'intérêt que nos déplacements habituels. Aller nulle part pour les vacances est de mauvais goût. Il est préférable d'éviter de dire que nous avons lu et que nous nous sommes reposés depuis la maison. Et si nous sommes écrivains, c'est impératif, il nous faut partir régulièrement, sinon, ce que nous créons suscite peu d'enthousiasme.

Pourtant, lorsque nous sommes à l'étranger, il n'y a plus rien à imaginer puisque tout est sous nos yeux. Comme sur nos écrans. Je suis injuste, nos écrans ne diffusent pas d'odeurs (ça viendra !), ne nous permettent pas d'avoir l'expérience directe des lieux. Nous avons bien compris que l'idéal est d'imaginer un autre territoire alors que nous sommes en voyage. Ce que nous faisons en lisant et en écrivant à l'étranger. Nous ne pouvons nous priver de recréer le monde, certains plus que d'autres. Pas seulement parce que nous sommes insatisfaits – puisqu'il nous arrive de savoir profiter de ce qui s'offre à nous –, mais parce que nous reconstruisons le monde et les choses. Cela relève de notre instinct de survie. Si nous étions prisonniers chez les djihadistes, nous aurions besoin d'une échappatoire. Ce sont nos petites escapades qui, au fil des jours, dans notre forçat, tracent nos parcours. Elles nous donnent à entendre des sons qui composent à l'occasion une rébellion ou une mélodie. Et au moment où un air se révèle, une géographie s'impose à nous. Quartiers chics ou dangereux, l'audace s'impose pour les explorer. Voilà pour l'éloge des petits voyages. Il vaut mieux garder cela entre nous.

*

J'ai un contentieux avec les transports en commun. Neige abondante, pompiers, ambulance, je viens d'arriver au métro Radisson où je prends un bus. La guérite pour l'achat d'un billet est fermée. Elle est rarement ouverte, il faut le dire. Nous devons avoir le montant exact du passage : 10,10 $. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit au téléphone. « Le tarif est de 10,30 $ », corrige le chauffeur avec son petit air blanc sans sourire. Je ne manque pas de lui répondre que je n'ai pas eu la bonne information. Je me fous des vingt sous supplémentaires. J'en n'ai rien à cirer de son petit vingt sous blanc. Je m'attache plutôt au principe. Lorsqu'on demande la monnaie exacte, il vaut mieux donner le renseignement précis. Si j'étais de nature exubérante, je ferais un esclandre joyeux de dimanche matin. Je lui tends le dix dollars et les trente cents. Il les prend tout en mentionnant qu'il ne doit plus toucher l'argent des clients, qu'il le fait exceptionnellement.

— Ah bon... et pourquoi ?
— On ne doit plus y toucher.
— Je sais, je viens d'entendre le chauffeur me le dire, mais pourquoi ?
— Vous devez le déposer vous-même.
— Mais pourquoi ?
— C'est comme ça.
Voilà ce qu'est un petit air blanc. Une étudiante monte à bord :
— C'est combien pour les étudiants ?
— Depuis la fin février, la même chose que pour les autres.

Il fallait voyager la semaine dernière, ma petite ! Nous entrons dans des décennies noires.

Malgré ce qu'il laisse entendre, le petit air blanc ne serait pas du genre à faire une exception pour la demoiselle. Se salir les mains avec l'argent des passagers, à la limite, mais leur permettre de payer un peu moins cher, jamais ! Pas d'entorse à la règle pour cette espèce-là. Et ne le dérangez plus, il reçoit des messages importants : « 522 à l'écoute, 522 j'écoute. »

Ce que je cherche à vous dire est resté pris, un chat dans la gorge, a donné sa langue au chat, à 21 ans, sans papier comme preuve, sans identité. Besoin de défaire ma vie, j'ai fui. Je m'ennuyais au lit, j'avais soif d'aventures. J'ai sauté et puis crié ou crié avant de sauter. N'ai pas eu peur, c'était merveilleux, des papillons m'accompagnaient dans chaque escapade. J'étais jeune, ne connaissais aucun danger. Je chantais à cœur de jour et j'embrassais avec la langue qui se présentait à moi. Je n'avais aucune inhibition, tous charmes dehors. Je n'habitais que le dehors, ignorant même que l'on pouvait rentrer. On m'avait retenue dans un faux dedans, un ventre qui n'en menait pas large, des interdictions. Lorsque j'ai pu sortir de là, plus question de revenir aux principes. Je ne pensais qu'à m'émanciper. Ce que je fis dans une bonne mesure.

*

Certains me disent que je devrais lire *Éloge de la fuite*. J'y viendrai. La fuite : nous sommes plusieurs à avoir pris les jambes à notre cou. Pas seulement à cause de l'éducation religieuse, austère, sévère, pas seulement. Mais en grande partie, oui, pour cette raison précisément. Je suis née en même temps que le *Bill 60,* alors que des ombres effrayantes planaient encore sur le Québec, lequel revenait d'une grande noirceur. Me suis souvent sentie comme une rescapée, je l'ai échappé belle. J'appartiens aussi à une génération dont l'adolescence arrivait après. Juste après la Révolution tranquille, les grandes contestations des années 1960 et 1970, celle qui profitait de tout sans avoir manifesté son désaccord. En effet, je profitais des récessions successives des années 1980, 1990, 2000, 2010... je m'y suis endurcie, m'y suis frayée un passage, juste de quoi me faufiler, attraper quelques miettes – la frugalité est bonne pour la santé –, pour enfin aboutir dans une institution publique, au moment même du désenchantement : le déclin de nos conditions de travail. Quelle chance d'arriver à temps !

Le sel, l'eau, la mer. On y revient. Du moins, on aimerait y être. Juste là, près d'elle, à entendre ses mouvements, à s'y reposer dedans. À s'y allonger, à y prendre un bain. S'y laisser bercer. Peut-être même s'y laisser emporter. Ce serait en faire l'expérience complète, se rendre jusqu'au bout d'une marée. Avec un peu de chance, on s'échouerait quelque part. Quelque part en bord de mer. On n'en serait plus séparée. La mer serait notre vie, notre horizon. On pourrait la regarder sans qu'elle nous échappe, sans s'en lasser, à perte de vue. Nous serions enfin sauvés des grandes eaux de l'Activité, en compagnie des sirènes.

*

Petite, à la fin des classes, je voulais crever tous les ballons qui montaient dans le ciel en guise de fête et m'empêchaient d'apercevoir la tête blonde de Richard. Je ne le voyais pas de l'été puisque nous passions nos vacances au chalet. Ma mère disait que rien ne remplaçait la mer. Mais pour moi, la mer et Richard participaient au même débordement.

Le temps me manque pour discourir sur la mer et Richard. Peut-être parce qu'il faut traiter ces sujets d'une autre façon. L'évocation leur sied mieux. La tête de la mer miroite le bleu, le gris, tandis que celle de Richard reste blonde, à la surface de l'eau et montre furtivement ses yeux verts. Mon petit amoureux nage mieux que personne. Assise sur un gros rocher, je l'observe, l'enveloppe, le protège du regard. Les sangsues oublieront de s'accrocher à lui et les requins se tiendront loin. Rien de mauvais ne pourra lui arriver. Je vole au-dessus de son corps musclé et le prends sous mon aile, jusqu'au large. Nous sommes infatigables. La mer complice nous porte loin. Il serait préférable que nous ne revenions pas de cette baignade.

*

La mer. Je passerais tout mon temps près d'elle, ne la quitterais plus. Quand je la vois, elle m'absorbe complètement. Une fascination. Pourtant, je l'ai peu côtoyée ces dernières années. Elle vit loin d'ici et je suis trop fatiguée pour me rendre jusqu'à elle. J'aimerais rouler à bicyclette le long de sa côte, laisser mes cheveux flotter dans l'air salin et chanter tous les airs du monde. Ce serait ma seule action : chanter. Après avoir écrit.

Sur le vif,
recueil de billets de Marie-Claude Gagnon
rédigés dans les années 2010,
rassemble des textes jusqu'ici inédits.

ISBN : 978-2-89668-990-3
© Marie-Claude Gagnon et Vertiges éditeur, 2019
– 0991 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org